

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr., broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 19 ANNÉES FORME 38 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

20^e Année. N^o 994 — 29 Avril 1876

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — Secrétaire, M. E. HUBERT.



PARIS. — *Aïda*, opéra de Verdi, au Théâtre-Italien. — Le temple de Vulcain. — Mort de Radamès et d'*Aïda*. — Fin du quatrième acte.

(Dessin de M. Vierge, d'après le croquis de M. Dick.)

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Nos gravures : Premier appel de la territoriale de Paris; — événements de Bosnie et d'Herzégovine; — coupe artistique gagnée par le comte de Lagrange. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — Les drames de l'enfance : Les Piances (nouvelle). — Théâtres, par Ch. Monselet. — Chronique musicale, par A. de Lasalle. — Memento. — Solutions d'échecs et de rébus.

GRAVURES : *Aïda* (opéra de Verdi) : Le temple de Vulcain. — L'armée territoriale : La porte du fort de Vanves. — L'intérieur du fort de Vanves. — Avril : Premières fleurs; premières hirondelles. — L'appel de l'armée territoriale à la caserne, de Courbevoie. — *Aïda* : La porte de Thèbes. — Affaires d'Orient : Combat de Niksk. — Incendie de Pasmilza. — Wasa-Effendi, gouverneur de l'Herzégovine. — Emeute devant le consulat d'Autriche, à Belgrade. — La coupe artistique gagnée par le comte de Lagrange. — *Moulin à Gamaches*, tableau de M. L. Watelin. — *Empédocle*, statue de M. F. Taluet.

COURRIER DE PARIS

QUE voulez-vous?... c'est notre côté faible, mais c'est peut-être aussi le secret de notre force.

Nous ne pourrions jamais nous défaire de la manie de l'illusion, de la folle de l'espérance.

Peut-être, je le répète, s'il en était autrement, ne trouverions-nous jamais en nous ce ressort qui nous fait rebondir après toute chute. Mais, par contre, que de déceptions nous nous serions épargnées!

Tout ce ainsi a son système de compensation, comme disait feu Azaïs.

Il n'en est pas moins certain que nous courons, avec la future Exposition, à des déconvenues qui ne nous seront pas plus ménagées qu'en 1867; car il y a ceci de particulier que chacun a encore présente à la mémoire l'expérience faite alors, ce qui n'empêche pas que la folle du logis recommence à se donner carrière de plus belle.

Vous rencontrez déjà force gens qui vous abordent en vous disant :

— J'ai une combinaison, grâce à laquelle je suis sûr d'encaisser cent mille francs pendant les six mois que durera l'Exposition universelle.

— Ah! bah! Et de quoi s'agit-il?

— J'organise un système de restaurants ambulants.

— Plaît-il?

— Je vous dis que j'organise un système de restaurants ambulants. Une idée merveilleuse.

— Je ne saisis pas.

— C'est bien simple, cependant. Que désire l'étranger qui vient visiter Paris, et qui n'a que juste le temps nécessaire pour voir toutes les merveilles du programme? Il désire, n'est-ce pas, ne pas perdre une seule minute?

— Soit!

— Eh bien, chaque jour, le déjeuner et le dîner lui prennent au moins deux heures dont il pourrait faire un précieux emploi. J'abolis cette non-valeur.

— Je n'y suis pas encore.

— Je l'abolis en créant le restaurant à quatre roues. Imaginez de vastes omnibus, garnis à l'intérieur de petites tables sommaires. Chaque omnibus a son itinéraire et conduit de divers points au Champ-de-Mars. Vous montez. Le conducteur vous apporte le menu du jour. Vous choisissez un ou deux plats froids. On vous les apporte, et vous mangez tout en roulant... J'aurai aussi les voitures de banlieue pour visiter Saint-Cloud, Versailles et autres, en consommant le long du chemin... C'est merveilleux, vous dis-je... Mais, pardon, il faut que je vous quitte. J'ai rendez-vous à midi à la préfecture de police pour les autorisations nécessaires... Adieu!... N'ébruyez pas mon affaire avant que j'aie mon brevet...

Plus loin, c'est l'inventeur de la loterie universelle.

— Suivez bien mon idée, me dit-il.

— Je ne fais que cela et je suis tout oreilles.

— Ma formule se résume en ceci : Stimuler la dépense par l'appât du gain. Je m'arrange avec une série de maisons de commerce en tout genre. A chaque achat, elles délivrent à l'acheteur un ticket qui sert de numéro pour une loterie dont le tirage aura lieu chaque semaine. Vous pensez si, pendant l'Exposition, les étrangers mordront à l'appât!

— Mais la loterie est défendue.

— Aussi je cours chez le ministre à qui j'ai demandé une audience. Il me comprendra, j'en suis sûr... Au revoir!

Un troisième... un quatrième... un cinquième... Tous se suivent en différant quant aux applications, mais en se ressemblant par le but, qui est de s'emparer le porte-monnaie aux dépens de l'Exposition future.

C'était absolument la même fièvre en 1866, il y a dix ans.

Le dernier des bourgeois disait imperturbablement :

— Nous louerons si cher notre appartement en meublé que nous pourrions doter notre fille ensuite... Et qui sait même... Si nous avons pour locataire quelque boyard qui s'en éprenne...

La réalité ne ressemble guère à ces chimères. Nous y voici cependant retombés.

Incurables!

Si l'Exposition ne justifie pas (et comme elle aura raison!) tous les rêves des utopistes, elle va du moins nous valoir, à ce qu'on assure, la transformation d'un quartier de Paris qui faisait tache au plein cœur des élégances et des splendeurs.

La vieille butte des Moulins va disparaître.

C'est décidé en principe. Il ne s'agit plus que d'obtenir les autorisations nécessaires pour emprunter les sommes que doit coûter cette audacieuse opération.

Tant pis pour les amateurs de souvenirs qui allaient contempler d'un oeil attendri l'endroit où le grand Corneille faisait raccommoder ses souliers par un savetier qui y a conquis une immortalité anonyme.

La maison du grand Corneille et ses accessoires vont tomber sous la pioche.

Ce percement (prenez-y garde) n'est pas un percement ordinaire. Il ne se contentera pas de rendre à la circulation le plus signalé des services. (Voir, pour plus amples détails, la rue de Richelieu à toute heure du jour.)

Il va faire une révolution dans les mœurs mondaines et ambulatoires.

C'est le déplacement du boulevardisme qui se prépare. Ni plus ni moins. C'est-à-dire un changement qui dépaysera les Parisiens eux-mêmes. Quelque chose d'analogue, dans un autre genre, à ce qui s'est passé lorsqu'on a aboli l'ancien boulevard du Temple.

Il est certain, en effet, que l'avenue de l'Opéra est appelée, dans un temps donné, temps très-court, à supplanter l'ancien boulevard des Italiens.

Une énorme circulation s'établira du premier coup dans une voie qui abrégera si prodigieusement le chemin. Des maisons de grand luxe, des cafés de premier ordre, des restaurants de high-life ne peuvent manquer de s'y installer.

Ajoutez-y un ou deux théâtres qui, probablement, guetteront l'occasion propice.

Et tout de suite vous voyez d'ici le grand mouvement de la population prenant une direction nouvelle.

Paris est, d'ailleurs, assez grouillant pour alimenter un double courant. Mais je parierais pour le nouveau. D'abord en vertu de sa nouveauté même. Ensuite, parce que les maisons antiques du boulevard feront l'effet de bicoques, à côté des palais que l'on projette de construire tout le long, le long de l'avenue de l'Opéra.

Sans compter que le monument de M. Garnier aura enfin la perspective à laquelle il a droit.

Heureux M. Garnier! heureux habitants de Paris!

Mesdames et messieurs, ceci est une grande solennité artistique.

Solennité dont l'attrait semble grandir, d'année en année, avec notre passion pour les primeurs.

Les premières représentations, en effet, ne suffisent plus à notre avidité de choses précoces. Il nous faut les répétitions générales. Bientôt, si cela continue, les gourmets demanderont à assister à la lecture même de la pièce!

Or, la répétition générale d'un Salon de peinture, c'est le jour du vernissage.

Date mémorable qui met en branle tout le monde pictural et sculptural, sans compter bien d'autres mondes. Car cette fête, qui avait jadis un caractère intime, est devenue publique, à peu près aussi publique que l'inauguration elle-même.

Il y a seulement une pointe d'intimité et de débrillé en plus. Ce qui pimente le plaisir.

On est dans la coulisse de l'art. On voit opérer, eux-mêmes, les artistes qui donnent la dernière caresse à leur œuvre. Le baiser du vernis!

C'est en vérité, un salmigondis étrange.

Ici, allant, venant, courant d'une salle à une autre, les maîtres du logis, c'est-à-dire les sculpteurs et les peintres, qui se font mutuellement les honneurs de leurs produits.

Spectacle curieux s'il en fut!

Comme on se passe la rhubarbe! comme on se repasse le séné!

— Bravo, mon cher, votre envoi est superbe!

— Et le vôtre donc!

Puis, deux pas plus loin, dans un groupe, les mêmes interlocuteurs disent :

— Avez-vous vu le paysage de ce pauvre X...? Quel four!

— Avez-vous vu la marine de ce malheureux Z...? Quelle dégringolade!

Si la sincérité était bannie du reste de la terre, je ne lui conseillerais pas d'aller chercher un refuge au palais de l'Industrie, le jour du vernissage.

C'est là cependant que se fait, dès ce premier jour et avant le lever du rideau, la vraie cote du succès.

Lorsque le véritable public arrive le lendemain, il ne se doute pas qu'on a déjà escompté ses impressions et décidé quelles étaient les toiles qu'il devait admirer... et qu'il admirera en mouton de Panurge qu'il est, fut et sera toujours.

Les critiques, comme de raison, viennent le jour du vernissage prendre un à-compte. On les rencontre dans les coins griffonnant un bout de note, pour avancer la besogne... ou faire leur petit effet sur le badaud qui les contemple, sur le rapin qui les redoute.

Critiques terribles et choyés! C'est à qui s'insinuera, à qui les prendra par le bras pour les conduire devant le morceau pour lequel on espère un bon article de Tolède!

Les uns se laissent faire avec résignation; les autres officient pontificalement; les autres encore opèrent à la bonne franquette et à la bonne humeur.

Il y en a pour tous les goûts.

C'est là encore que se fabriquent les mots qui courent le monde et les gazettes.

Mais l'exhibition (c'est son attrait principal) a lieu en partie double le jour du vernissage.

Comme pour forcer la consigne (une bonne fille qui se laisse de plus en plus facilement violer, d'ailleurs), comme pour forcer la consigne, il faut être quelqu'un ou quelqu'une, il s'ensuit que c'est à qui viendra pour voir et être vu surtout.

Le tout Paris privilégié est là.

Femmes du monde et comédiennes s'y coudoient et s'y observent avec des jalousies réciproques, sans compter un petit appoint de demi-mondaines qui... Chut!... Ne le dites pas. On chercherait par qui elles ont été introduites, et les protecteurs qui ont fait de leurs hautes influences ce scabreux usage pourraient ne pas être satisfaits du résultat des investigations.

Or, cette nouveauté, absolument nouvelle, cette avant-première est fixée cette année à demain dimanche. Tant pis pour les courses. Il faudra qu'elles se résignent à perdre une partie de leur clientèle.

Les jockeys, une fois par hasard, céderont le pas au talent.

Ou plutôt, en allant aux courses, on donnera un coup d'œil rapide aux galeries. Messieurs les artistes, à politesse, politesse et demie, vous aurez la vir-

ginité des toilettes, qu'on ira ensuite montrer sur le turf.

Gare à vos échelles! N'allez pas faire d'accrocs aux traînes des jolies visiteuses! N'allez pas laisser passer le pinceau à vernis sur le joli petit nez de M^{lle} Loulou... Un visage qui vous ferait une concurrence redoutable si l'on donnait des médailles à ce genre spécial de peinture.

~ Autre régal... moins piquant.

L'Académie dite française procédera prochainement à l'installation d'un immortel tout neuf.

C'est M. Dumas le savant qui va se faire couronner de fleurs de rhétorique.

Entre parenthèses, l'intronisation de M. Dumas aura pour résultat de faire siéger pour la première fois ensemble deux homonymes sur les augustes fauteuils du palais Mazarin.

L'académisation de M. Dumas ne paraît pas toutefois devoir provoquer de bien ardentes curiosités.

On assure que le récipiendaire n'a presque pas joué de l'allusion politique dans son discours. A quoi bon se déranger dès lors?...

Une réception académique, sans allusion politique, c'est un feu d'artifice sans bouquet.

Il n'y a même pas à attendre de la gravité des deux orateurs (M. Saint-René-Tallandier est le second), il n'y a pas à attendre de ces malignités dont le public de l'endroit est si friand, malignité qui faisait dire à Balzac :

— Si le sirop de vinaigre n'existait pas, l'Académie l'aurait inventé.

Pas de vinaigre, cette fois, rien que du sirop. Ce n'est pas assez.

~ Le triomphe de Verdi reste à l'ordre du jour.

Le succès de M. Escudier aussi.

Car notre époque a créé des dualités curieuses sous ce rapport. L'éditeur d'un écrivain professe bien pour son auteur les sympathies à la fois intellectuelles et commerciales, mais ces sympathies-là restent toujours dans des régions tempérées. Tandis que l'éditeur de musique, depuis quelque temps surtout, s'est fait en quelque sorte le frère siamois du compositeur dont il imprime les œuvres.

Voyez Léon Escudier et Verdi.

Je suis sûr que le soir de la première d'*Aida*, toutes les fois qu'on rappelait Verdi, instinctivement et sans même s'en rendre compte, M. Escudier sautait dans la coulisse, en mettant la main sur son cœur.

L'identification en arrive à un tel point, qu'un éditeur, que je pourrais nommer, disait un jour en parlant de son musicien :

— C'est désolant... nos satanées migraines ne nous ont pas permis d'écrire une note depuis deux mois.

Je ne serais pas étonné d'apprendre que quand Verdi a des maux d'estomac, M. Escudier prend médecine.

Ainsi de Choudens et de Gounod.

Heugel, un des hommes les plus fins et les plus charmants que je connaisse, professe de même un culte pour Ambroise Thomas.

En littérature, je l'ai dit, il en est rarement ainsi, et trop souvent, au contraire, la bisbille se met entre ceux qui font les livres et ceux qui les publient.

Dumas père, Balzac, Lamartine et vingt autres furent continuellement en querelle avec leurs éditeurs. Querelles qui allaient jusqu'aux assignations, s'il vous plaît.

C'est de Dumas, ce mot :

On lui parlait d'un libraire avec qui il avait eu déjà plusieurs démêlés judiciaires.

— Comment pouvez-vous le voir, après toutes ces chicanes? disait-on.

— Au contraire, c'est ce qui fait que je l'aime... par reconnaissance.

— Comment?

— Il ne me fait que de mauvais procès, alors je les gagne toujours.

D'où il faudrait conclure, par comparaison, que le proverbe dit vrai et que la musique adoucit les mœurs.

~ Théâtre à louer, théâtre à vendre!

Ceux qui ont cultivé la pêche à la ligne savent

que, dans le même endroit, un pêcheur expérimenté conquerra une splendide friture en une heure.

Après son départ, un autre pêcheur, novice celui-là, viendra s'installer. Il ne prendra pas un seul goujon de la journée.

Il en est de même pour la pêche au public.

Le théâtre Cluny, sous la direction de Larochelle, fut appelé un moment le *troisième théâtre français*. On y était familiarisé avec les succès de trois cents représentations. Toute pièce nouvelle avait des airs de solennité qui attiraient tout Paris.

Larochelle parti, d'autres sont arrivés. Comme au bord de la Seine, ils ont jeté la ligne au même endroit, en se frottant les mains d'avance et en s'imaginant que cela allait mordre tout de suite. Que l'on compte les déconfitures!

C'est que pour faire de la direction théâtrale, il faut de l'aptitude d'abord, mais il faut surtout se dépenser soi-même et donner sa vie tout entière.

Ainsi faisait Larochelle; aussi le résultat fut-il aussi brillant qu'inattendu; il réalisa ce tour de force incroyable de faire vivre, et bien vivre, un scène reléguée au bout du monde parisien. Ses successeurs n'ont pas retrouvé son secret.

Théâtre à vendre, théâtre à louer!

Ce que je conseillerais, moi, à un audacieux qui voudrait encore tenter la fortune dans ces parages, ce serait d'en revenir purement et simplement aux traditions de l'ancien Bobino, en accommodant le menu au goût du quartier Latin, qui n'a plus de salle à lui. Je ferais de Cluny un *théâtre-étudiant*. Assez de gros mélodrames, assez de tirades ambitieuses.

Pour tout dire d'un mot, je ferais de Cluny le *Ga-vroche* des spectacles.

~ Fête à l'Opéra, l'autre soir, en l'honneur de l'œuvre de l'Union américaine, qui se propose d'élever dans la rade de New-York une statue colossale.

Le véritable héros de la fête de mardi était donc Bartholdi, le sculpteur qui doit tailler cette statue gigantesque.

Un gaillard, ce Bartholdi, qui a pris à la lettre l'ancienne devise de M. Duvernois : Faire grand. A peine avait-il achevé la maquette de son colossal lion de Belfort, que déjà il poursuivait le projet américain, au moins triple de proportion.

Un de ces matins, Bartholdi proposera à la France et à l'Italie, pour cimenter leur alliance, de tailler dans le mont Cenis une statue de la Fraternité. Je m'étonne même que cette idée de dégrossir une montagne ne lui soit pas encore venue à l'esprit.

Qui se douterait de cette activité dévorante et de cette témérité titanesque à voir l'artiste?

En apparence, Bartholdi a toute la placidité d'un Alsacien qu'il est.

C'est lentement et tranquillement qu'il vous parle d'un projet de monument qui doit avoir trois cents mètres de hauteur, et pour lequel il lui faudra faire des voyages de trois ou quatre mille lieues.

Il n'en est pas moins vrai que le projet en l'honneur duquel il y a eu festival à l'Opéra est à la fois artistique et patriotique : double raison pour que la France y applaudisse.

~ Il n'y a plus à espérer :

M^{me} Arnould-Plessy a refusé d'écouter les instances qui étaient faites auprès d'elle pour la décider à renouveler au moins encore pour trois années son bail avec la Comédie-Française; on a employé tous les moyens, elle est restée inflexible.

Déjà même on donne le programme de la soirée dans laquelle elle fera ses adieux au public parisien, qu'on accuse toujours de versatilité et qui cependant l'applaudit depuis plus de trente ans.

A ce propos, j'aurais bien envie de me livrer à une digression sur cette prétendue versatilité que je nie absolument. Et je ne crois pas qu'il me serait bien difficile de démontrer que la faveur du public n'abandonne que ceux qui ont commencé par s'abandonner eux-mêmes.

Que si, au contraire, on reste avec vaillance sur la brèche, comme M^{me} Arnould-Plessy, en s'efforçant de conquérir chaque jour par le travail des qualités nouvelles, le succès ne se lasse pas plus en fait d'art qu'en fait de littérature.

Ah ça! voyons... Tant pis, j'y vais de la digres-

sion annoncée... Ah ça! voyons, si vous voulez que nous récapitulions, est-ce que tout au contraire Paris ne montre pas pour ses idoles une fidélité de culte qui parfois tient du fétichisme?

N'applaudit-on pas encore à outrance le vieux Bouffé lorsqu'il reparait par hasard sur la scène?

N'en a-t-il pas été de même pour Arnal, fêté jusqu'à sa dernière parole? Pour Déjazet, acclamée jusqu'à son dernier couplet? Pour Déjazet, qui a joué pendant cinquante-cinq ans la comédie, un assez joli bail d'admiration pour un peuple capricieux, ce me semble!

Voulez-vous que nous cherchions d'autres exemples?

Je vous citerai Provost, Samson, Laferrière; mesdames... Non, la galanterie me coupe la parole.

Et dans l'ordre musical, n'a-t-on pas eu une idolâtrie qui allait jusqu'à la faiblesse pour Mario, hors d'âge et hors de voix? Gueymard n'a-t-il pas, durant vingt années, tenu plus ou moins bien (d'autres disent plus ou moins mal) sa place à l'Opéra? Villaret n'en est-il pas à sa douzième ou quatorzième année également?

Passerons-nous à la littérature?

A-t-on cessé d'être enthousiasmé par les beaux vers de Hugo? Alfred de Musset n'a-t-il pas gardé ses fanatiques applaudisseurs par-delà la tombe?

En peinture a-t-elle diminué d'un degré la température de l'enthousiasme pour Delacroix?

Sans doute, à côté de ces noms, vous pourriez en placer d'autres qui ont eu des destins différents; mais c'est leur faute et non celle du public parisien. Sa constance ne peut, sous peine de tourner à la sottise, s'accrocher bon gré mal gré à des réputations surfaites qui s'effondrent tout d'un coup.

Mais où il y a quelque chose, le talent, croyez-moi, ne perd jamais ses droits à Paris.

~ Je reviens à M^{me} Arnould-Plessy.

Elle a eu une réponse bien charmante, quand on faisait effort, tout dernièrement encore, pour nous la conserver.

— Non, dit-elle, ne me pressez pas.

— Cependant...

— Je ne me dédirai pas.

— Et pourquoi?

— Parce que je suis résolue à me retirer avant que l'indifférence me signifie mon congé... *Je veux donner une représentation de retraite et non une représentation de déroute!*

~ Un mot en appelle un autre.

On me conta tout à l'heure une boutade amèrement spirituelle de notre cher confrère Xavier Aubryet, qui continue à rester, au milieu de ses souffrances, l'esprit brillant et original qu'il fut toujours.

Il causait avec un intime.

Le sujet de la causerie était les visites qu'il reçoit.

— Toi, dit Aubryet, à la bonne heure... je sais bien que c'est par amitié.

— Et pour quoi veux-tu donc que d'autres viennent te voir?

— Pourquoi?... Tiens, voilà X..., par exemple...

— Eh bien?

— Eh bien! il vient manger le pain de sa santé à la fumée de ma maladie.

~ Le dernier à Augier.

Il rencontre, l'autre jour, un ami, un condisciple qu'il n'a pas revu depuis le collège.

Vous pensez si le changement était sensible. D'autant plus que l'ex-collégien était devenu un valedudinaire exceptionnellement cassé et quinquex.

Augier contemplant avec ahurissement cet ancien camarade si effondré.

Le soir, il y pensait encore.

Et, chez lui, racontant sa rencontre de l'après-midi :

— Ce pauvre B...! C'est effrayant comme je l'ai trouvé vieilli pour mon âge!...

PIERRE VÉRON.



La classe 1866 à la porte du fort de Vanves. — (Dessin de M. Lix, d'après le croquis de M. Dick.)



L'ARMÉE TERRITORIALE. — Appel de la classe 1866. — L'intérieur du fort de Vanves. — (Dessin de M. Ferdinandus, d'après le croquis de M. Dick.)

Pas. Une perquisition a lieu, et Hacques ne parle nullement de ce grand puits creusé à quelque distance de la maison; mais enfin les gendarmes apprennent qu'il existe et demandent à le visiter. — C'est inutile, répond Hacques, les enfants n'y sont pas, ils ne vont jamais de ce côté-là. Ils y étaient pourtant, car au premier coup d'œil on aperçoit ces deux petits cadavres qui surnagent.

Rien d'horrible comme le procès-verbal de ces constatations. C'est Hacques qui veut lui-même descendre dans le puits pour remonter ces deux pauvres petits corps, auxquels il dissit, en accomplissant brutalement cette triste besogne : « Vous m'avez déjà coûté bien de l'argent! »

Les médecins experts ont déclaré que les enfants avaient été précipités vivants. La mère, en voyant apparaître au marché son mari, avant que celui-ci ne lui eût dit un mot de l'affreuse nouvelle qu'il apportait, avait été prise d'un tremblement sérieux, et, chose étrange, — la nouvelle elle-même l'avait laissée presque insensible. Enfin, elle avait cherché à détourner les soupçons en prétendant que son armoire avait été forcée et qu'on lui avait volé de l'argent. Quant aux traces de pas que Hacques avait dit être celles des ravisseurs de ses deux enfants, elles s'adaptaient avec une parfaite exactitude aux chaussures qu'il portait encore.

Hélas! voici la lumière! La petite Marie, la fille aînée, est le premier témoin entendu. — Elle a, dit-elle, six ans et demi, et voici, en ajustant ses réponses les unes à la suite des autres, le récit complet qu'elle fait de sa petite voix enfantine :

« Mes deux petits frères ont été noyés dans le puits. C'est papa qui les a jetés. — Il les a pris dans leur lit. — Je l'ai suivi et je l'ai vu. — Il m'a dit de ne rien dire. — Quand papa les a pris, le gars Auguste mangeait sa soupe, et le gars Constant dormait. — Moi j'étais dans le grand lit. — Ils ont crié. — Quand papa est revenu, il a ôté sa blouse et son gilet. — Papa aimait tout plein mes petits frères. — Il m'aimait autant qu'eux. »

Connait-on quelque chose de plus navrant?

Hacques a été condamné aux travaux forcés à perpétuité et la femme Hacques a été acquittée.

Mais pourquoi ce meurtre? — Voilà bien le plus redoutable des mystères, et cependant le retentissement de ce crime n'a pas dépassé les limites du département.

Par une coïncidence qui n'est pas nouvelle et que j'ai signalée plusieurs fois sans cependant pouvoir en pénétrer la cause, dans la même semaine, la cour d'assises du Pas-de-Calais avait à juger un vieillard, un cultivateur, accusé d'avoir tué son fils en le frappant de plusieurs coups de fléau. Ce fils-là avait plus de vingt ans; c'était un grand garçon solide, robuste, doué d'une force physique tout à fait exceptionnelle; mais, sous le rapport de l'intelligence, il était peut-être encore plus inoffensif que les pauvres petits garçons de Hacques. Il était d'une douceur sans pareille; maltraité par son père, il ne se plaignait même pas et son obéissance était sans bornes.

Que voulez-vous? le vieux Mabilie comprenait bien que ce grand fils gagnait largement sa nourriture en tenant la place d'un domestique; mais il songeait aussi qu'il serait forcé d'envoyer un jour ou l'autre le pauvre idiot dans une maison de santé et de payer pour lui une pension annuelle de 800 fr. à 1,000 fr. — Ce père, honnête homme, probe, travailleur, était d'une avarice sordide.

Grâce aux efforts de la défense, à la question de meurtre la question subsidiaire de coups ayant occasionné la mort sans intention de la donner a été substituée; c'est à cette dernière question seulement que le jury a répondu affirmativement; et la cour a prononcé la peine de sept ans de réclusion.

J'ai bien peur que l'économie — comme on la comprend à la campagne — n'ait été, dans ces deux causes, la mauvaise conseillère.

Nous avons vu, devant la 8^e chambre correctionnelle de la Seine, comparaître un jeune homme de vingt-deux ans, nommé Armand de Barral. C'était un des juges d'instruction de la Commune; il avait signé des mandats d'amener, fait arrêter des gardiens du Palais, des sergents de ville... A vingt-deux ans, c'est bien jeune!

Mais que disons-nous? Il y a cinq ans que la Commune a eu ses trois mois de pouvoir; il y a cinq ans que ce jeune homme de vingt-deux ans a exercé avec

cette rigueur les terribles fonctions qu'il avait usurpées. Comptons bien : il avait alors seize ans et demi. Il avait dix-sept ans quand le tribunal l'a condamné par défaut, en 1872, à cinq ans de prison et cinq ans de surveillance. Alors sa famille l'avait envoyé en Allemagne, puis en Angleterre, dans différentes universités, car il avait précisément jeté aux orties la tunique du lycéen pour prendre la robe du magistrat. Il aurait peut-être mieux valu qu'il restât quelques mois de plus à l'étranger; la peine alors aurait été prescrite; mais l'époque du tirage arrivait, et puis il avait envie de revoir la France, et, quand il y fut arrivé, il ne put se décider à s'exiler encore. C'est ainsi qu'il a été arrêté, ou, pour mieux dire, qu'il s'est fait arrêter, et il a dû former opposition au jugement par défaut qui l'avait frappé.

Que pouvait-il dire? Rien que ce qu'il a dit assurément. Il avait été arrêté et conduit devant Raoul Rigault, lequel lui aurait donné le choix ou d'accepter les fonctions de juge d'instruction, c'est-à-dire d'envoyer les autres à la fusillade, ou d'être fusillé lui-même. Puis, quand il eut accepté les fonctions, Raoul Rigault veillait encore sur ses actes et lui recommandait d'être « ferme! »

Voilà des souvenirs que nous voudrions pouvoir banir à tout jamais!

Le tribunal a réduit la peine à deux années d'emprisonnement.

Une affaire qui a causé un certain émoi est celle du directeur et de l'économiste d'Auteuil; mais hier, au moment où le jugement allait être prononcé, le tribunal a commis un expert pour examiner certaines conditions de comptabilité qui peuvent amener une déclaration d'incompétence de la juridiction correctionnelle et le renvoi de l'affaire devant la cour d'assises. Hâtons-nous de dire que c'est par la défense que cette exception est proposée; elle résulte de conclusions formelles déposées par M^e Champetier de Ribes, l'avocat de l'économiste. Du reste, une merveilleuse plaidoirie de M^e Allou, pour le directeur de l'école, a singulièrement affaibli la prévention en refaisant l'historique de ces poursuites et en signalant les exagérations du point de départ; nous essayerons de résumer l'affaire en quelques lignes quand le jugement aura été prononcé.

Voici un notaire, dont je n'ai pas besoin de vous dire le nom, qui deviendra certainement féroce quant à l'accomplissement des formalités légales nécessaires à la validité d'un testament. Les testaments doivent contenir, à peine de nullité, les noms et la demeure des témoins instrumentaires; or celui-ci, appelé à l'hospice pour recevoir les dernières volontés d'un mourant, s'était contenté d'indiquer le nom, le lieu d'origine d'un des quatre témoins, en ajoutant que ce témoin était « actuellement en traitement audit hospice. »

Qu'arriva-t-il? c'est que le tribunal et la cour d'appel, successivement, ont annulé le testament, et qu'une certaine cousine et filleule du défunt, qui se trouvait héritière d'une dot très-respectable, et qui probablement avait déjà fait sur cette succession tous les châteaux en Espagne de Perrette, se trouve pauvre comme devant, n'ayant plus en main que les débris du pot au lait... non! du testament cassé. Que voulez-vous? Elle s'en est prise au notaire, voulant le rendre responsable de la faute lourde à laquelle elle doit non-seulement la perte de ses brillantes espérances, mais encore le désagrément d'avoir payé les frais du premier procès.

La cour d'Angers a repoussé la demande de Perrette, quant à la succession; mais elle a condamné le notaire à payer les frais du premier procès et de celui que son arrêt termine.

Il faut que Perrette se résigne!

Un joli mot pour finir. On plaide ces jours derniers devant le tribunal civil de la Seine une de ces grosses affaires qui sont l'effroi des curieux, et l'on discutait avec une certaine vivacité sur les énonciations d'un inventaire. Un des avocats, le demandeur, je crois, lisant la pièce, disait : « Item : un garde-manger et... ou... et... ou... une niche à chien... »

— Il doit y avoir et, s'écria l'avocat défendeur; ce n'est qu'à l'époque du siège qu'on aurait pu confondre ces deux objets! »

PETIT-JEAN.

LES DRAMES DE L'ENFANCE

LES FIANCÉS

I

Le docteur Morin avait quarante-deux ans; son excellente femme avouait « trente-cinq printemps. » Ils habitaient, dans une petite bourgade de la basse Normandie, une coquette maison à eux, et, jouissant de l'estime publique, ils auraient été complètement heureux, — ils le croyaient, du moins, — si, après quatorze ans de ménage, ils n'eussent encore attendu un héritier ou une héritière. Ils attendaient mais... désespéraient.

En province, un médecin a toujours pour ami un pharmacien; rien de plus logique et de plus naturel.

L'intime de M. Morin se nommait Leblond; sa femme était l'amie d'enfance et quelque peu la parente de celle du docteur, c'était plus qu'il n'en fallait pour que les deux familles fussent étroitement liées.

— Chaque dimanche, un dîner confortable les réunissait, soit dans l'arrière-boutique du pharmacien, soit dans la pièce proprement dite dont le docteur faisait à la fois son « salon de réception » et sa salle à manger.

Les Leblond avaient, eux aussi, leur petit chagrin intime. Dès la seconde année de leur union, une fille leur était née, mais ils avaient désiré un garçon, qui, plus tard, eût pu prendre la suite des affaires de papa, et ce garçon le ciel l'avait refusé à leurs vœux.

Lorsque le dimanche, après les vêpres, on allait se promener sur la grand'route, bien souvent, pendant que les deux maris devisaient gravement des épidémies régnantes ou des graves questions agitées dans le conseil municipal, dont ils faisaient partie, les deux femmes se répétaient pour la millième fois leurs mutuels regrets.

Dans une de ces promenades, — on était au mois de mai, — une famille de connaissance, très-nombreuse celle-là, s'arrêta pour prendre des nouvelles de M^{mes} Leblond et Morin.

Dans un sentiment de vanité maternelle plutôt que de convenance, la maman appela ses enfants, coquettement vêtus, du reste charmants, et leur fit offrir leurs joues aux baisers des deux femmes.

M^{me} Morin prit dans ses bras le plus jeune, un gros garçon bien frais, bien frisé, et le couvrit de baisers bruyants.

— Regarde comme il est beau! dit-elle à son amie.

Mais celle-ci ne répondit que par un *oui* très-froid et ne parut pas s'apercevoir que le gamin lui tendait aussi sa bonne petite tête.

S'étant salué, on se sépara.

Cette scène, toute simple qu'elle était, avait visiblement produit, dans le cœur et même dans les traits des dames Morin et Leblond, une impression opposée : joyeuse chez la première, triste chez la seconde.

— Elle est bien heureuse, dit celle-ci après un moment de silence, et l'affectation qu'elle met à le faire voir me fait mal. Ce n'est pas de sa faute, mais elle suis jalouse de son bonheur.

— Eh bien, moi pas, répartit vivement M^{me} Morin; ce bonheur-là, je ne... l'envie plus.

— Ah!

— Non; mais je fais mieux... (et plus bas)... je l'espère.

— Contre toute espérance, pauvre amie.

— Morin prétend le contraire.

— C'est qu'il prend ses désirs pour des réalités.

— Pas du tout; il dit que nous tenons enfin la réalité.

— Mais... et toi?

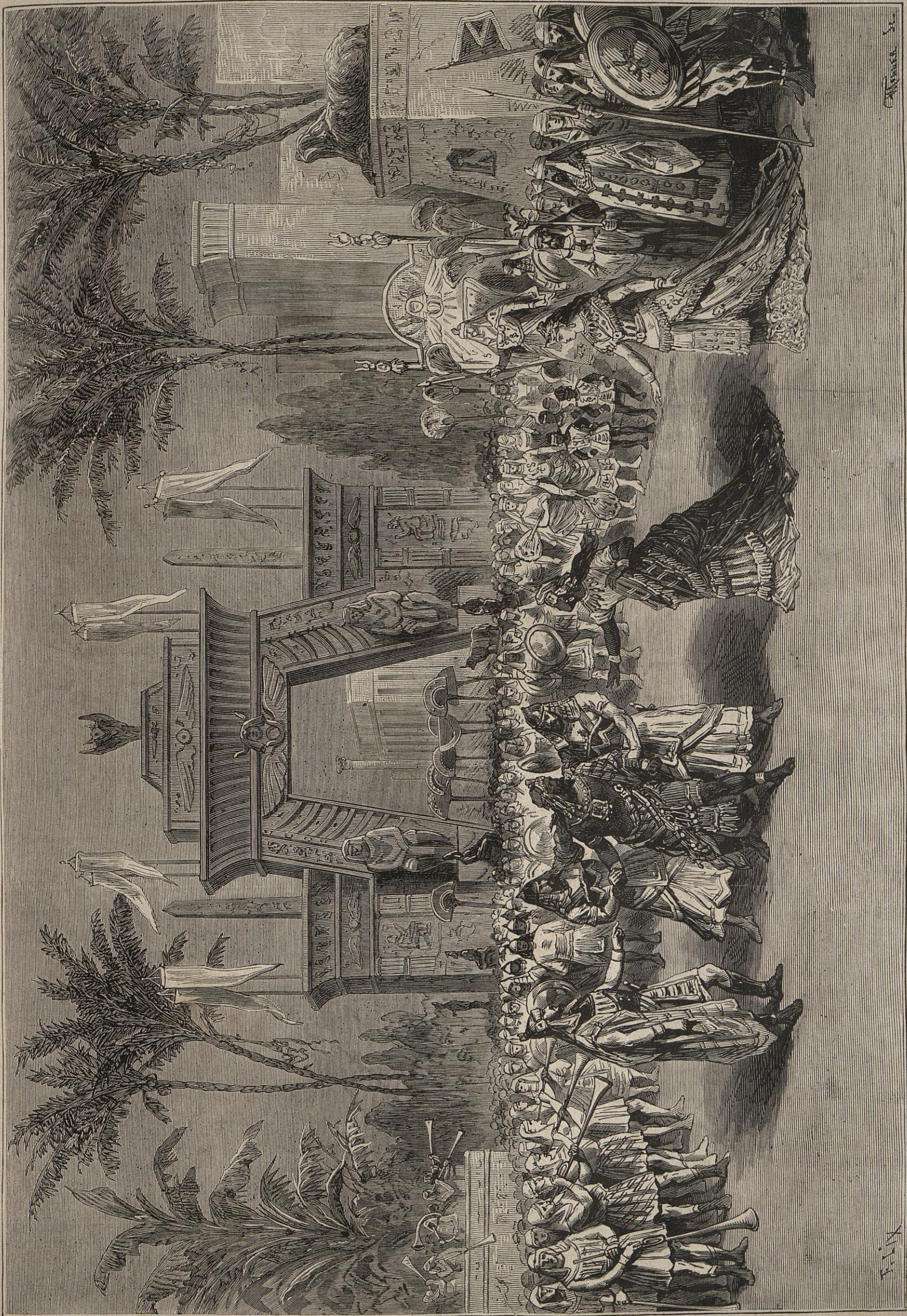
— Moi, je commence à croire que mon mari dit vrai.

M^{me} Leblond sauta au cou de son amie, et, moitiés

(1) Sous ce titre, un de nos collaborateurs publiera dans le MONDE ILLUSTRÉ une série de petites nouvelles qui, par l'évaluation du sentiment et la simplicité de la forme, plairont certainement à nos lecteurs et surtout à nos lectrices.



1. Avant l'appel. 2. L'homme au pain. 3. Aspect de la cour de la caserne le jour de l'appel. 4. La bousculade à la porte d'entrée. 5. La foule à Neuilly.
 L'appel de l'armée territoriale (classe 1866) à la caserne de Courbevoie. — (Desin de M. Vierge, d'après le croquis de M. Collingridge.)



THÉÂTRE. — *Aïda* (de Verdi) aux Italiens. — La porte de Thèbes. — Radamès demande la grâce d'Amonasro. — (Dessin de M. Lit, d'après le croquis de M. Dick.) — Voir la *Chronique Musicale*, page 282.

de joie d'une nouvelle aussi inattendue, moitié de regret de n'en pouvoir annoncer autant, laissa couler quelques larmes.

Intrigués de cette manifestation assez intempes- tive en public, ces messieurs se rapprochèrent. La cause de l'émotion fut bien vite expliquée. Le secret de M^{me} Morin fit le sujet de la conversation pendant toute la soirée, et il fut convenu que le parrain et la marraine seraient M. et M^{me} Leblond.

Au mois de novembre suivant, vers trois heures du matin, le docteur, sans nul souci pour le sommeil des voisins, frappait aux volets du pharmacien, et, de sa voix la plus retentissante, lui criait : « C'est un garçon magnifique, dépêchez-vous de venir le voir. » Dix minutes plus tard, pendant que son mari vantait un cordial préparé par lui spécialement pour la circonstance, M^{me} Leblond emmaillottait, dans la chambre à coucher de son amie, un joli bébé qu'elle appelait déjà « mon filleul. »

Comme bien on le pense, le baptême fut joyeux et solennel, et les bocaux de l'épicier-confiseur de l'endroit n'eurent point assez de dragées pour la fête.

Bien qu'un peu chétif, Albert *vit* très-bien, grâce aux soins de ses deux mamans. A la vérité, M^{me} Leblond passait au moins la moitié de son temps chez son amie, et quand son mari s'en plaignait, elle lui répondait en minaudant : « Je refais mon éducation de nourrice; on ne sait pas ce qui peut arriver. »

En attendant, elle s'attachait de plus en plus à Albert, et à la façon dont elle disait, en parlant de lui : « *notre enfant* », on l'eût prise pour la véritable mère.

Un peu plus de deux ans après, le *fil*s de M. Morin trottaient déjà, plusieurs fois le jour, de chez « *maman Rinrin* » chez « *maman Boulon*. »

Un matin, celle-ci, le tenant sur ses genoux, le couvrait de caresses plus tendres encore que de coutume.

— Dis, Albert, voudrais-tu bien avoir un petit frère?

— Oh! mais oui!

— Eh bien, si tu es gentil, je t'en achèterai un bientôt.

Et, tout émue, elle pressa contre son sein la tête blonde de l'enfant.

Et pourtant, ce ne fut pas un petit frère, ce fut une *petite sœur*, que M^{me} Leblond acheta... pres- qu'au péril de sa propre vie.

Le docteur et sa femme furent, de droit, parrain et marraine

— Mon fils l'appelle *maman*; je veux être aussi une seconde mère pour ta fille, dit, au retour du baptême, la bonne M^{me} Morin; de la sorte, nos deux familles se compléteront l'une par l'autre.

— Et nous les marierons un jour, ces enfants, n'est-ce pas, chère amie? répondit avec enthousiasme la mère d'Anna.

A ce moment, Albert, — qui avait ses trois ans, — grimpé sur une chaise, contemplait la petite fille dormant dans son blanc berceau, et il murmurait en son enfantin langage : « *Oh! qu'elle est zolie, ma petite sœur!* »

De toute la soirée il ne la quitta pas des yeux, et quand l'heure du départ sonna, ce fut une scène touchante de supplications et de pleurs avant qu'on pût le décider à quitter la *compagne* que le ciel lui donnait.

Sur la promesse formelle qu'on le ramènerait près d'elle dès le lendemain matin, il consentit enfin à la séparation, non toutefois sans qu'on lui eût permis de l'embrasser.

Tout doucement il posa ses lèvres sur le front d'Anna. Une larme, restée indécise au coin de son œil bleu, glissa sur la joue de l'endormie et la ré- veilla. Elle sourit tout d'abord, puis se prit à pleu- rer, et les larmes des deux enfants se mêlèrent à leur premier baiser.

Était-ce un présage? Peut-être; mais il était de ceux dont le bon Dieu sait au cœur des mères épargner la trop cruelle intuition.

Anna fut entourée d'une sollicitude constante, non-seulement par sa mère et M^{me} Morin, mais en- core par Albert. Il passait auprès d'elle la journée tout entière, l'amusant de son mieux, heureux quand elle souriait, pleurant quand elle pleurait, veillant silencieux quand elle dormait.

Depuis la naissance de petite sœur, notre enfant gâté, volontaire et tapageur, était devenu paisible, doux et obéissant. La seule menace d'être privé de sa visite quotidienne à Anna suffisait pour obtenir de lui tout ce que l'on voulait. La petite ne tarda pas à payer de retour l'affection de son jeune ami. Son nom fut un des premiers qu'elle balbutia, et à peine avait-elle quinze mois que la présence de « *Bébert* » lui était devenue nécessaire à elle-même. Ce fut en lui donnant la main qu'elle fit ses premiers pas, et le sérieux avec lequel Albert prenait et remplissait son rôle de protecteur avait quelque chose de touchant qui donnait aux parents autant de joie que d'espérance.

A trois ans, Anna était la plus délicieuse fillette qu'une mère pût désirer, et Albert, impatient d'at- teindre ses sept ans, « l'âge de raison, » était choyé de tous.

Les dames de la ville se l'arrachaient, littérale- ment; elles le faisaient babiller et chanter, ce dont il s'acquittait d'une façon charmante, et jamais en- fant ne reçut plus de bonbons, de fruits et de jou- jous. On les lui faisait, il est vrai, quelquefois dési- rer plus qu'il ne l'eût voulu; c'est qu'aussitôt qu'il les avait reçus et soigneusement placés dans son petit *sarrau* blanc, il ne fallait plus espérer le retenir; il avait hâte d'aller porter à sa petite sœur les ca- deaux du jour.

Alors, après un long échange de caresses et d'en- fantines mignardises, Albert et Anna faisaient leur *dînette*; une large part en était, d'ailleurs, toujours mise de côté pour les deux enfants d'une pauvre veuve que, par charité, les époux Leblond occu- paient comme femme de ménage.

(A suivre.)

E. L. N.

THÉÂTRES

VAUDEVILLE : *les Dominos roses*, comédie en trois actes, par MM. Delacour et Hennequin. — PORTE-SAINT-MAR- TIN : Reprise de *Jean la Poste*. — FOLIES-DRAMATI- QUES : *les Mirlitons*, vaudeville-revue en sept tableaux, par MM. Duru, Blum et Chabrilat.

MESSIEURS Delacour et Hennequin s'éver- tuent à retrouver leur succès du *Procès Veauradieux*. Y ont-ils réussi avec *les Domi- nos roses*? Les uns disent oui. Dans tous les cas, ils ont employé les mêmes procédés, le même système, la même facture qui leur ont si bien réussi une première fois. De la complication à outrance; de l'imbroglio, et toujours de l'imbroglio. De telles pièces sont faites pour mettre un chroniqueur à la torture; elle sont presque aussi difficiles à raconter qu'à imaginer. Deux jeunes ménages y sont en pré- sence : M. et M^{me} Duménil, M. et M^{me} Aubier. Les femmes ont une confiance aveugle dans leurs maris; pourtant, à un certain moment, il leur vient l'idée inquiétante de mettre leur fidélité à l'épreuve. Elles leur écrivent deux lettres assignant à chacun d'eux un rendez-vous au bal de l'Opéra. Les scélérats d'hommes n'hésitent pas une minute à s'y rendre.

Nous n'avons pas le spectacle du bal, mais nous avons celui d'un restaurant du boulevard. Il y a là un chassé croisé, des quiproquos de cabinets par- ticuliers, des erreurs, des volte-faces expliquées par la parfaite ressemblance des deux dominos roses que M^{mes} Duménil et Aubier ont revêtus. Un troi- sième domino rose, qui frétille et serpente sur les épaules d'une jolie femme de chambre, se mêle inti- mement à l'action, — si intimement que la morale n'y trouve pas toujours son compte. Mais au Vaude- ville! Bref, les deux femmes mariées ont toutes sor- tes de motifs de se repentir de leur équipée carna- valesque. Le hasard se charge de justifier à peu près les deux époux, qui promettent de n'être plus si prompts à accepter des rendez-vous anonymes.

Je ne compte pas les épisodes et les personnages oubliés dans cette ombre d'analyse, qui ne saurait donner une idée de la comédie enchevêtrée de MM. Delacour et Hennequin. C'est amusant, sur- tout à l'œil, — car Dieudonné et Pierre Berton y mettent un mouvement extrême. *Les Dominos roses*

sont la revanche de *Poste restante* et de *l'Oncle aux es- pérances*.

La Porte-Saint-Martin a remonté un vieux drame de la Gaîté : *Jean la Poste*, écrit primitivement en anglais par M. Dion Boucicaut, et arrangé sur une traduction par M. Eugène Nus. C'est une pièce bien menée, avec des parties de bonne humeur, et une certaine préoccupation de peindre les coutumes de l'Irlande. Le principal personnage est un facteur qui porte en voiture les dépêches publiques et qui fait claquer joyeusement son fouet. Il est fausse- ment accusé d'avoir aidé à cacher un proscrit et, en route, d'avoir volé un particulier sur la grande route. On le fourre en prison, on le traduit devant un conseil de guerre, on le condamne à être pendu. Remis au cachot, il brise ses fers et s'évade à la force du poignet. Fiez-vous à M. Dumaine pour cet exercice. Les sentinelles tirent sur lui sans l'attein- dre, et sa grâce arrive pour mettre tout le monde en joie au dénoûment.

Je le répète, *Jean la Poste* est un drame intéres- sant. On y remarque un tableau de noce rustique, plein d'animation et de gaieté. Le style a des prétentions à la poésie. Jean, arrivant le matin devant la demeure de sa fiancée, murmure en roulant des yeux attendris : « Voilà la cabane où mon cœur s'est promené toute la nuit... *la coquille qui ren- ferme la perle de mon âme*. » Je doute que les villa- geois s'expriment de la sorte en Irlande. A un autre moment, nos deux amoureux se prennent d'un gazouillement lyrique, comme si un éditeur les écou- tait : « Tu as donc bien confiance en moi? dit Nora. — Que t'es bête! répond le facteur senti- mental; c'est comme si tu me disais : Jean, crois-tu que la violette sente bon, et que la fleur du prunier soit blanche? — Vilain flatteur, va! — Je ne te flatte pas; est-ce qu'on flatte l'eau de la source en lui disant qu'elle est fraîche et pure? Elle est comme le bon Dieu l'a faite et ne peut pas être autrement. » Et il ajoute, en se hissant jusqu'aux plus hauts som- mets de la métaphore : « O mon trésor! s'il existait un diamant aussi gros que toi-même, ce serait une pauvre chose à côté de toi! »

Ce côté de l'ouvrage fait sourire par moments; est- il dû à l'auteur anglais ou à l'arrangeur français? J'inclinerais pour ce dernier, car M. Eugène Nus, bien qu'il ait la conscience chargée d'un tas de gros drames, est un poète à ses heures, et un poète d'une gravité déconcertante. Un de ses recueils est inti- tulé : *les Dogmes nouveaux*. Les plus sérieux problè- mes de la vie universelle, de la vie individuelle et de la vie sociale, y sont abordés avec un cœur ar- dent et un esprit sincère.

On a revu avec plaisir, dans *Jean la Poste*, le vieux Perrin, qui donne un relief étonnant à une figure de bas espion.

Je n'étais pas à Paris le soir de la première repré- sentation des *Mirlitons* aux Folies-Dramatiques; je suis donc forcé de renvoyer à la semaine prochaine le compte rendu de la pièce de MM. Duru, Blum et Chabrilat. On m'a dit qu'elle embrassait tous les genres : vaudeville, opérette, pantomime. Cela doit être curieux.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉÂTRE-ITALIEN (réouverture) : *Aida*, opéra-seria en qua- tre actes et sept tableaux, de M. Ghislanzoni, musique de M. Verdi (22 avril).

LE Théâtre-Italien nous est rendu! Sa réou- verture, on pourrait dire sa résurrection, s'est opérée par la force magique d'une œu- vre de maître, exécutée dans des conditions de splendeur inaccoutumées.

Le maestro Verdi, tenant à la main le bâton de chef-d'orchestre, a présenté son *Aida* au dilettan- tisme parisien; il était secondé par une troupe de chanteurs *di primo cartello* et qui n'en sont pas à leur coup d'essai dans la carrière du succès.

Aussi la représentation a-t-elle été émouvante; et ceux qui étaient là se sont senti vivre dans une at-

mosphère électrisée par les bravos, qui leur rappelait les grands soirs de Ventadour.

La destinée d'*Aïda* n'est pas commune; il n'est guère de partitions qui soient nées et aient été produites dans des circonstances plus romanesques. La donnée du poème aurait été conçue par M. Vassali, fonctionnaire égyptien. M. Vassali aurait envoyé son drame écrit en prose à M. du Locle, directeur de notre Opéra-Comique, lequel l'aurait mis en vers français, puis transmis à M. Ghislanzoni, qui en aurait fait la traduction en vers italiens.

C'est sur la demande expresse du khédive que le maestro Verdi a illustré de sa musique ce livret qui avait déjà fait plusieurs milliers de lieues et traversé bien des climats dans les sacoches de la poste.

La musique d'*Aïda*, écrite dans les années 1870 et 1871, a été chantée pour la première fois au théâtre du Caire, le 24 décembre 1871. Il n'est point d'exemple d'un opéra de cette importance créé sur le continent africain; aussi M. Verdi a-t-il été, dans cette circonstance, le Livingstone de la musique, à laquelle, explorateur d'un nouveau genre, il a ouvert une route à travers les sables du désert.

Les représentations du Caire ont été, paraît-il, d'un grand intérêt au point de vue de l'histoire locale. Le savant égyptologue Mariette-Bey avait surveillé la mise en scène et profité d'une occasion si imprévue pour reconstituer dans ses plus intimes détails la vie des anciens Pharaons.

L'action du drame se passe en effet aux temps primitifs de l'Égypte. Nous assistons au duel amoureux de deux femmes qui se disputent le cœur de Radamès, chef de l'armée, et vainqueur des Éthiopiens. Mais elles ne peuvent lutter à armes égales et courtoises. L'une est Amneris, la fille du roi; l'autre a nom Aïda, et, bien que de sang royal aussi, elle est déchuée de son rang. Capturée par Radamès lors de la dernière guerre, elle a été amenée à Memphis comme esclave.

Le rideau n'est pas levé sur le premier acte, que cette situation est déjà posée et que tous ces faits sont accomplis. L'intérêt de la pièce est dans le choix que peut faire Radamès entre la fille du roi et l'esclave; mais c'est vers Aïda que la passion l'emporte. Dans son enivrement, il va même jusqu'à lui livrer les secrets de l'État, à elle qui est de la race ennemie. Surpris par le grand-prêtre Ramfis au moment de sa trahison, il est traîné devant un tribunal qui le condamne à être enterré vivant. Nous assistons à son agonie; nous le voyons dans les caveaux du temple, où il meurt auprès d'Aïda qui a voulu partager son sort.

Tel est, dans ses lignes essentielles, le drame dont s'est inspiré l'auteur de *la Traviata*.

La musique de M. Verdi n'était connue à Paris que par la partition imprimée. Nous avons résisté, quant à nous, à la curiosité de la lire, sachant que le moment était proche où nous pourrions l'entendre sur le théâtre, c'est-à-dire dans la plénitude de son effet.

Pourtant des bruits alarmants s'étaient répandus. Il y avait des gens, sortis de je ne sais quel repaire wagnerien, qui racontaient que M. Verdi, reniant ses dieux, s'était jeté corps et âme dans le camp musical de la nouvelle Allemagne. On imprimait dans des feuilletons frénétiques que la première représentation d'*Aïda* serait la fête de la dissonance; que c'en était fait de toute la vieille musique, et que c'était un Italien qui finalement vengerait le *Tannhauser* humilié!

Quelques âmes candides ont pu se laisser prendre à ces déclamations.

Mais à peine le ténor eut-il dit deux mesures de sa pathétique romance du premier acte, que, pour notre part, nous nous sentions « en pays de musique. »

Le maître a mis sa marque à toutes les pages de sa partition; il a été énergique, fiévreux, emporté, suivant les impulsions de son tempérament, mais sans s'écarter de la vérité scénique que, cette fois, il s'est même appliqué à serrer de plus près.

Ce qui a pu donner le change aux auditeurs inattentifs, c'est justement ce soin apporté par M. Verdi aux moindres parties de son œuvre, en vue de rendre toutes les fluctuations du drame dont il s'inspirait. Le récitatif, très-orné et toujours souligné par l'orchestre, fait saillir en plein relief les sentiments

exprimés par les personnages qui sont en scène. Les morceaux de chant proprement dits sont construits suivant une architecture qui n'en est pas moins rationnelle pour s'éloigner des formes rendues banales par un trop long usage. Le compositeur en plus d'un endroit a même sacrifié son intérêt de musicien à sa gloire de dramaturge, en ne faisant dire qu'une fois telle phrase mélodique dont le retour, d'ailleurs souhaité par l'oreille du spectateur, eût choqué sa raison et ralenti la marche de l'action. (Voir le duo du soprano et du baryton au troisième acte.)

Mais il n'y a pas là, comme on l'a crié si haut, une réforme radicale de style. On trouverait même dans les opéras antérieurs de M. Verdi d'importants fragments qui révèlent la même préoccupation de rendre la situation au moyen de toutes les forces combinées des instruments et des voix. Souvenez-vous du commencement du dernier acte de *Rigoletto*, de tout ce sombre et saisissant tableau qui précède l'explosion mélodique du grand quatuor.

Aïda ne nous a pas, il est vrai, causé les mêmes impressions que *le Trovatore*, qui a la coloration éclatante et crue d'une fresque; mais nous y avons goûté ce charme qui se dégage d'un tableau où la lumière et les ombres sont ménagées avec science et discernement. C'est moins un Véronèse qu'un Rembrandt.

L'énumération de tous les morceaux qui ont été applaudis serait fastidieuse pour le lecteur. Contentons-nous de noter, au premier acte, la marche guerrière, la scène du temple avec ses curieuses et piquantes citations de musique orientale. — Au second acte, le duo si véhément des deux femmes, et le finale, c'est-à-dire la marche d'une sonorité triomphante. — Le troisième acte est un vrai ouragan de passion, le duo entre le soprano et le baryton, et surtout le duo entre le ténor et le soprano (avec sa belle phrase accompagnée par les cornets à piston) sont des pages puissantes, et qui vont jusqu'au dernier degré de l'exaltation lyrique. — Le quatrième acte contient le pathétique duo de l'agonie, lequel finit (et avec lui l'opéra) sur un effet de pianissimo, qui est une nouveauté et une hardiesse.

L'exécution est d'une qualité rare : le ténor Masini a particulièrement été fêté pour sa belle voix et son style magistral; figurez-vous Tamberlick jeune. — Le baryton Pandolfini, dont le rôle est court, a déployé les magnificences de sa voix. M^{me} Stolz, le soprano et M^{me} Waldman, le mezzo-soprano, sont des cantatrices d'une haute valeur, dans l'acception musicale et tragique du mot.

Quant aux décors et aux costumes, nos dessinateurs, à qui nous passons la plume, seront plus habiles que nous à les décrire.

ALBERT DE LASALLE.

MEMENTO

Faits scientifiques, inventions, découvertes. — Le navire à salon suspendu, qui devait épargner les souffrances du mal de mer aux voyageurs entre l'Angleterre et la France, n'a pas atteint le but que le métallurgiste Bessemec, inventeur de ce système, s'était proposé. Les liquidateurs de la *Salon steam boat Company* ont mis ce navire aux enchères. Aucun acheteur ne s'étant présenté, on espère maintenant vendre à l'amiable cette originale construction, pour servir dans la marine marchande.

— La question de la crémation des morts paraît faire d'assez sérieux progrès en plusieurs pays. On annonce qu'un congrès des partisans de ce système funéraire se tiendra à Dresde les 6 et 7 juin prochain.

Il y a actuellement trois organes spéciaux de la crémation, et le Congrès a pour but de provoquer la fondation d'une grande société se chargeant de fournir les appareils d'incinération partout où ils seraient demandés.

— Le Comice agricole de Nancy et la Société d'agriculture de Meurthe-et-Moselle ont décidé de célébrer cette année le centenaire de la naissance de l'illustre agronome Mathieu de Dombasle, qui peut être considéré, avec raison, comme l'un des créateurs de la science agronomique moderne. Mathieu de Dombasle, né en 1777, mort en 1843, influa particulièrement sur

l'enseignement agricole par la direction de la ferme expérimentale de Boville, institut devenu fameux par la publication de ses *Annales*, qui sont regardées comme un des livres classiques de l'agriculteur.

— On doit inaugurer, le 1^{er} mai, dans trois départements, — le Puy-de-Dôme, la Vienne et la Haute-Vienne, — le service des avertissements météorologiques aux communes rurales. Dans chacun de ces départements existe un observatoire, qui fera rayonner vers toutes les localités qui sont reliées au réseau télégraphique, non-seulement leurs propres observations, mais les communications à eux transmises par l'Observatoire de Paris. Ce service qui, nous l'espérons, s'étendra bientôt à un plus grand nombre de départements, n'aura lieu que du 1^{er} mai au 15 octobre, période réelle des cultures et des récoltes.

— L'aquarium du Muséum vient de s'enrichir du *Neptunia Demanthus*, plante aquatique aux feuilles gigantesques, de la famille des légumineuses, et d'un genre voisin de la sensitive, dont elle possède à un certain degré l'impressionnabilité. Une légende orientale attribue la faculté que ces feuilles ont de surnager, et le tressaillement que le moindre contact fait se produire en elles, à des larmes que répandit le dieu Brahma à la vue d'un pauvre enfant qui se noyait et qui tombèrent sur la plante.

— Il serait question d'interdire le transport et la mise en vente des huîtres pendant les mois dits sans r (mai, juin, juillet, août), période pendant laquelle la tradition prétend que ces mollusques sont impropres à la saine consommation. La mesure aurait pour but de parer à la dépopulation des bancs, et on allègue pour la justifier l'exemple de l'interdiction de la chasse pendant l'époque des couvées, et de la pêche ordinaire au temps du frai.

— Le service médical de nuit organisé par la municipalité parisienne ayant déjà rendu les plus grands services, plusieurs grandes villes des départements songent à en installer de semblables. Le conseil municipal de Lyon, notamment, a voté la somme nécessaire à cette organisation.

— L'Angleterre est pratique. Elle va, dit-on, fonder des espèces d'hôpitaux sectionnaires chargés de recueillir comme malades les ivrognes ramassés sur la voie publique, mais avec cette condition qu'au cas de récidive, le récidiviste sera considéré comme une sorte d'aliéné et retenu pour être soumis à un traitement spécial et fort rigoureux d'une durée assez grande.

— On vient de découvrir près de Monticello (États-Unis) un magnifique gisement de pierres d'évêque, ou améthystes. Cette gemme venait plus particulièrement jusqu'aujourd'hui du Brésil et de Sibérie. On en trouve aussi quelques beaux échantillons dans les Pyrénées et dans les monts d'Auvergne.

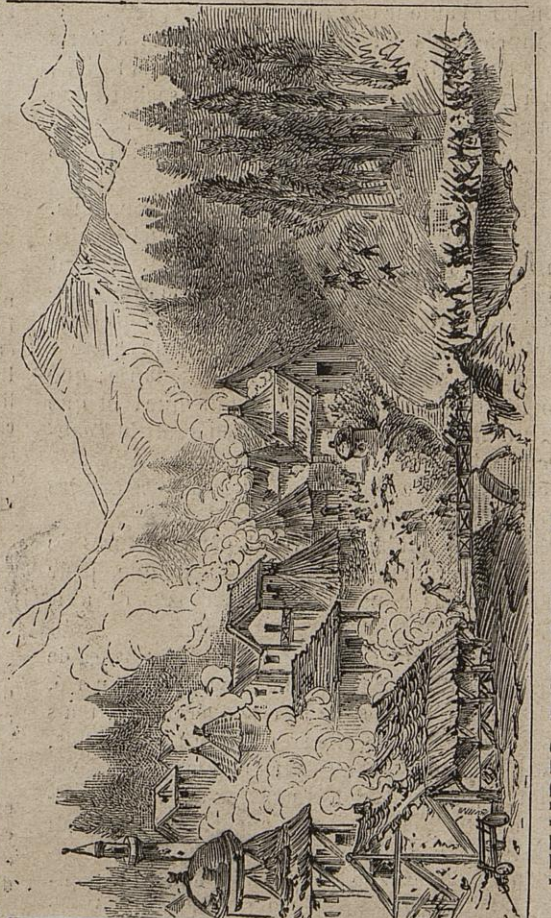
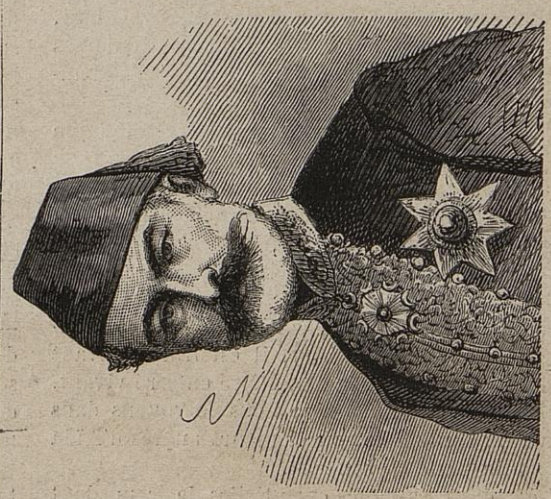
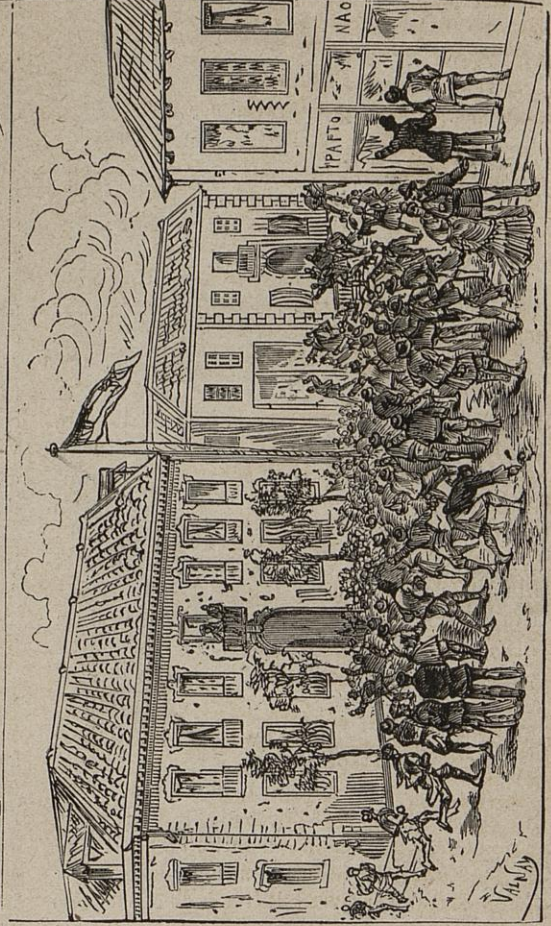
Statistique. — Le règlement définitif du budget de l'Alsace-Lorraine pour l'exercice de 1874 vient d'être publié. Les recettes s'élèvent au chiffre total de 44,450,639 fr. Les dépenses s'élèvent à 46,859,603 fr. D'où il suit que l'excédant des dépenses sur les recettes est de 2,408,964 fr.

— La Compagnie des Omnibus, à Paris, a transporté, durant l'année 1873, 113,577,278 voyageurs. En 1874, il n'y avait eu que 334 voyageurs en moins.

— Les écoles de district, à Londres, contiennent 8,000 enfants représentant une dépense annuelle de près de 5,000,000 de francs.

— On sait que depuis quelque temps l'instruction primaire est devenue obligatoire en Angleterre; mais ce que l'on sait moins, c'est ce que coûte la mise en vigueur de la nouvelle loi. La ville de Londres a dû dépenser, l'année dernière, 300,000 francs en frais de poursuites et de perquisitions chez les parents récalcitrants, et le système actuel exigeant l'organisation d'un corps d'inspecteurs spéciaux, on peut prévoir que ces dépenses ne feront qu'augmenter.

— Il a été consommé à Paris, en 1873 : 21,066,956 kil. de gibier et volaille, valant 43,397,929 fr. 36; — 129,601,424 kil. de viande de boucherie (177,552,950 fr. 80); — 20,629,196 kil. de viande de porc (28,463,530 fr. 48); — 1,836,000 kil. de viande de cheval (1,000,000 fr.); — 23,894,056 kil. de poisson (20,682,979 fr. 30); — 14,553,946 kil. de beurre (45,206,243 fr. 71); — 14,297,695 kil. d'œufs (23,206,243 fr. 71); — 2,714,295 kil. d'huîtres (1,822,045 fr.). — Vins : 4,049,216 hect. — Alcool pur, 403,600 h. 16. — Bière, 206,466 h. 04. Bois à brûler, 804,620 stères 90. — Charbon de bois, 4,925,782 h. — Houilles, 754,158,055 kil. — Sel, 43,091,256 kil. — Glace à rafraîchir, 8,174,995 kil.



AFFAIRES D'ORIENT. — Herzégovine : Les insurgés refoulent les Turcs dans le blockhaus de Niksik. — Bosnie : Incendie du village turc de Pasmilza. — Wasa-Effendi, gouverneur de l'Herzégovine. Serbie : Émeute devant le consulat d'Autriche à Belgrade. — (Dessins de M. Valnay, d'après le croquis de M. Bianconi.)

— L'Angleterre a exporté, pendant le premier trimestre de cette année, pour 15,000,000 francs de bière, dont près de 5,000,000 pour l'Inde seule.

— Les premières courses régulières de chevaux ont eu lieu en France en 1776.

— La population maraîchère dans Paris et ses environs s'élève à 7,500. Elle possède un matériel évalué à 8 millions de francs, et elle achète chaque année pour 1,200,000 fr. de fumier. Elle vend annuellement pour 12,000,000 de francs de légumes et 300,000 fr. de terreau provenant des couches épuisées.

Archéologie. — Des fouilles pratiquées en Grèce sur l'emplacement de l'ancienne Olympie, ont eu pour résultat la découverte d'un certain nombre de marbres chargés d'inscriptions qui semblent devoir être d'une grande importance historique. On a trouvé en outre des voies pavées, des autels et plusieurs fragments de statues, parmi lesquels les morceaux dispersés d'une *Niké* ou déesse de la victoire.

— Une grande caisse en pierre de grès vient d'être découverte à l'entrée du temple de Karnak, au nord des obélisques de Lucqsor, en Égypte, par quelques Arabes qui déterraient, dans les ruines, des cendres pour amender leurs champs. Cette caisse renfermait la figure en basalte verdâtre d'un hippopotame femelle de trois pieds de hauteur. Elle était debout et portait de chaque côté des symboles; sur son dos se trouve une longue inscription hiéroglyphique, de même que sur son plateau de support. Ce monument, exécuté d'après un style parfait et dans des proportions admirables, dépasse de beaucoup, sous le rapport artistique, la fameuse vache, également en basalte vert, déposée au musée de Bulak. Les inscrip-



La coupe artistique gagnée par M. le comte de Lagrange. (Prix de la Coupe).
(Dessin de M. Bocourt, d'après le modèle de la maison Odiot.)

tions contiennent les noms de Psammetich I^{er}, de son épouse royale et de sa fille, et en outre celui d'un roi inconnu jusqu'à présent.

— Une question longuement discutée, celle de la topographie du temple capitolin de Jupiter, à Rome, vient enfin de recevoir sa solution par une découverte fortuite (le Capitole tire son nom du mot latin *caput*, tête; lors des travaux de fondation de ce temple, on y a déterré, dit la légende, une tête sanglante). La plupart des archéologues avaient été d'avis que ce temple et la roche Tarpéienne seraient à chercher sur la partie sud-ouest du mont capitolin. Effectivement, ils se sont retrouvés à cet endroit dans les jardins du palais Cassarelli, lequel est aujourd'hui la propriété de l'ambassade de l'empire germanique. On y a mis à jour les fondements de ce temple pendant les fouilles exécutées pour la construction du musée archéologique allemand.

— La bibliothèque de Sardanapale vient d'être découverte par sir Layard, l'illustre archéologue des antiquités assyriennes, dans les ruines du palais Ewarita, à Ninive. Elle se compose de tablettes en argile cuite, placées sur une grande étendue du sol, à un pied de hauteur, et contenant une écriture fine cunéiforme (syllabes en forme de coins). Un grand nombre de ces tablettes sont divisées en deux colonnes, dont la droite a dû servir d'explication à la gauche; d'autres encore paraissent être des catalogues, attendu qu'elles renferment une grande liste de divinités. Il résulte des investigations entreprises après cette découverte qu'il existait à cet emplacement des chambres superposées destinées à la bibliothèque royale, dont une partie était consacrée aux archives, et l'autre à la collection des livres. Assurbanipal y avait enfermé les dé-



BEAUX-ARTS. — Moulin à Gamaches (Seine-Inférieure). — Tableau de M. Louis Watelin.

Serbie : Émeute devant le consulat d'Autriche à Belgrade. — (Dessins de M. Valnay, d'après le croquis de M. Blancani.)

pêches de ses généraux, ainsi que les écrits politiques les plus importants. On y remarque sa proclamation adressée aux Babyloniens, au sujet de la révolte de son frère; les *éponymes* d'après lesquels les Assyriens comptaient les années, et qui sont une source précieuse pour l'étude de la chronologie de cet empire; les *syllabaires* expliquant les signes et les mots usités dans l'antique Babylone. Soixante-dix tablettes forment un ouvrage complet d'astronomie et d'astrologie, ayant pour titre: *L'Œil de Bel*, et indiquant le lever et le coucher des planètes et les éclipses. Elles sont un témoignage irrécusable de la science, renommée à juste titre, des Chaldéens. D'autres tablettes encore sont destinées aux calculs mathématiques et nous apprennent la manière dont les Assyriens exécutaient la multiplication, la division et l'extraction des racines carrées et cubiques. On y voit aussi des inscriptions anciennes et des dessins d'animaux de toute sorte. Tous ces documents nous font pénétrer l'antique civilisation qui a régné dans les contrées, aujourd'hui presque désertes, de l'Euphrate.

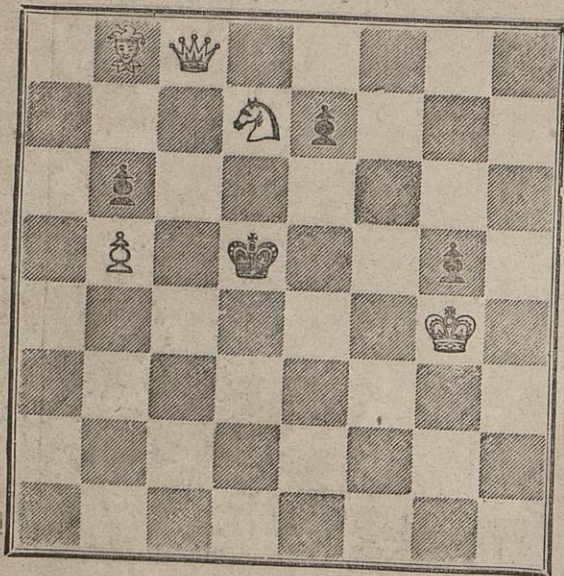
Sport. — Courses du bois de Boulogne du 23 avril. — Résultat: Prix à réclamer, *Pifferari* (M. Delatre); — Prix des Acacias, *le Drôle* (comte de Lagrange); — Prix de Sèvres, *Pardon* (comte de Lagrange); — Prix Rieussec, distance, 4,000 mètres, le premier handicap de l'année, *Chassenon*; — Prix Vaublanc, *Eros*; — Prix Saint-James, *La Noue* (Jennings).

Nécrologie. — M. le contre-amiral Mallet, major général à Brest. — M^{me} la comtesse de Vogué, femme de l'ambassadeur de France à Vienne. — M^{me} la comtesse de la Marmora, femme du général de ce nom. — M. Briant de Laubrière, ancien capitaine d'artillerie de la Grande-Armée, décédé à l'âge de quatre-vingt-douze ans. — M. de Milly, manufacturier bien connu et considéré à juste titre comme le créateur de l'industrie stéarique. — M. l'abbé Tesson, directeur du séminaire des Missions étrangères. — M. John Graham Lough, éminent sculpteur anglais, auteur de la statue de la reine Victoria, à la Bourse de Londres; de celle du prince Albert, au Lloyd, et d'un grand nombre d'œuvres remarquables. — M. le baron Sina, beau-père du duc de Castries et du prince Ipsilanti. — Neruda, le musicien tchèque qui a inventé la polka, vient d'être assassiné aux environs de Prague.

CHECS

PROBLÈME N° 602

COMPOSÉ PAR M. A. C. F. S., A ORAN



Les Blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 600.

- | | |
|---|----------------|
| 1. C 5 FD | 1. R pr. T (A) |
| 2. D 4 FR, échec | 2. R pr. D (I) |
| 3. C 3 D, échec | 3. R pr. P (a) |
| 4. F 6 CR, échec et mat. | |
| (a) | |
| 1. F 2 FR, échec et mat. | 3. R 6 C |
| (1) | |
| 3. C 3 CD, échec | 2. R 5 D |
| 4. C 1 F, échec et mat. | 3. R 6 D |
| (A) | |
| 2. D 6 F, échec | 1. D pr. C |
| 3. F 4 C, échec et mat le coup suivant. | 2. R 2 D |

Solutions justes: MM. Kassioff; le café du Balcon, à Beziers; L. de Croze; Quéval; le café Central, à Péronne. Autre solution juste du problème n° 599: Le Lycée de Malaga.

PAUL JOURNOUD.

Nous recommandons particulièrement les déjeuners du *Grand-Hôtel*: 4 fr., vin, café et liqueurs compris. *Dîners de la Table d'hôte* à 6 fr., vin compris.

Cette table d'hôte est la mieux servie de Paris. Les personnes qui n'habitent pas le *Grand-Hôtel* sont admises à ces deux tables.

Parmi les produits de la parfumerie que l'on peut considérer comme une conquête de la mode, il faut citer en première ligne le *Lait de cacao*. Cette délicieuse composition conserve à la peau sa souplesse et son éclat.

L'usage fréquent du *Lait de cacao* vivifie l'épiderme, entretient les fonctions du tissu dermal, prévient et détruit les rides, empêche le hâle et les gerçures.

On l'emploie matin et soir, pur, ou légèrement additionné d'eau. Il enlève tous les corps étrangers qui pourraient obstruer les pores, détruit le mauvais effet des fards et blanchit visiblement la peau, en lui donnant le *veloute* et la *fraîcheur de la première jeunesse*.

Ce cosmétique exquis fait le plus grand honneur à son inventeur, M. DELETTREZ, propriétaire de la *Parfumerie du monde élégant*, 54 et 56, rue Richer. Il est recommandé à toutes les femmes soigneuses de leur beauté.

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT

43, QUAI VOLTAIRE, A PARIS

LE

TRESOR ARTISTIQUE

DE LA FRANCE

Cette Publication est entreprise avec l'autorisation du Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts par la Société de Publications périodiques, propriétaire des procédés de Photochromie ou Photographie en couleurs de M. LÉON VIDAL, brevetés en France et à l'Étranger, sous la direction de M. PAUL DALLOZ, et avec la collaboration de MM. PAUL DE SAINT-VICTOR, MAXIME DU CAMP, G. BERGER, DARCEL, LAFENESTRE, GARNIER, etc.

Elle contiendra les merveilleux Objets d'art conservés au MUSÉE NATIONAL DU LOUVRE.

Les livraisons de la première série, dont les sujets ont été puisés dans LA GALERIE D'APOLLON seront prochainement mis en vente et donneront successivement la reproduction exacte de *La Grille d'entrée de la galerie*, chef-d'œuvre de serrurerie du XVII^e siècle. — *La Cassette d'Anne d'Autriche*, orfèvrerie du XVII^e siècle. — *Le Bouclier de Henri II*, par Benvenuto Cellini. — *Le Portrait du Connétable de Montmorency*, émail de Limoges. — *L'Aiguière et le Plat de Charles-Quint*, orfèvrerie.

Viendront ensuite: *Le Bouclier et le Casque de Charles IX*. — *Le Tabernacle de l'Autel du Saint-Esprit*. — *La Cuirasse de Henri II*. — *Le Gobelet à bec d'aigle en sardoine et émaux*, etc., etc.

Les Émaux, Faïences, Cristaux gravés, Bûires, Aiguières, Plats d'or et d'argent, Objets d'orfèvrerie, Bijoux, Armures de fer repoussé et niellé, pierres pré-

cieuses, etc., seront reproduits avec une exactitude parfaite, tant sous le rapport des formes linéaires que sous celui des couleurs et de leurs nuances les plus délicatement modelées.

Le prix de la livraison, format grand in-folio, splendidement imprimée, est de 25 francs. Chaque livraison contiendra un ou plusieurs Objets d'art accompagnés d'un Texte explicatif par les Écrivains les plus compétents. Paris, 43, quai Voltaire.

Saison d'Été 1876

MAISON

DE LA

BELLE JARDINIÈRE

2, rue du Pont-Neuf, à Paris

HABILLEMENTS POUR HOMMES ET POUR ENFANTS

et tout ce qui concerne l'habillement de l'homme

Pour répondre à des demandes chaque jour plus nombreuses, les propriétaires de la Maison de la Belle Jardinière se sont assurés le concours de tailleurs spéciaux pour Vêtements

D'AMAZONES

qu'ils offrent à des conditions de prix tout à fait EXCEPTIONNELLES

VÊTEMENTS POUR LIVRÉES

Envoi sur demande, en province, d'Échantillons avec gravures de Modes et indications nécessaires pour prendre soi-même les mesures.

Expédition (contre remboursement) franco au-dessus de 25 francs dans toute la France et l'Alsace-Lorraine.

SUCCURSALES:

LYON, MARSEILLE, NANTES et ANGERS

et à Paris

au coin des rues de CLICHY et D'AMSTERDAM.

EAU d'OREZZA, contre anémie, chlorose, gastralgies, etc. — Consulter les Médecins.

DERNIER PERFECTIONNEMENT
Se MÉFIER des
CONTREFAÇONS
VELOUTINE VIARD
POUDRE
De RIZ rafraichissante
5 BIS, RUE AUBER, PARIS

MACHINE A PLISSER
A TUYAUTES, b. s. g. d. g.
Système JEANSAVANE
perfectionnée par CRESPIN AINÉ

3 médailles
3 en or et
DEUX
CONTIEN
VIGORS

MACHINES A COUDRE
de tous systèmes, garanties
deux ans.

CRESPIN AINÉ
de Vidouville (Manche), dont à Paris, 11, 13, 15, h^o Ornano

VENDE A CRÉDIT
MÉNAGE, TOILETTE, etc. — En Province les MACHINES à coudre,
MACHINES à plisser et tuyautes sont expédiées à moitié paiement.
A Paris on donne de plus grandes facilités. Envoie gratis et franco la brochure explicative.

JARDIN D'ACCLIMATATION (BOIS DE BOULOGNE)
Entrée : semaine, 1 fr. ; dimanche, 50 cent.
Concerts dimanches et jeudis à 3 heures.

CACHEMIRE DE L'INDE
Robes, seul dépôt en Europe.
Union des Indes, 1, r. Auber.

Pâte Codéine Zed
Méd. Expos. Paris 1875. Le sirop et la pâte du Dr ZED sont infaillibles contre les irritations de poitrine, bronchites, etc.

PIANOS et ORGUES DE TOUS FACTEURS CRÉDIT
3 ANS de
Chez SCHACK, 53, rue Caumartin. Envoi en province.

Plus de TETES CHAUVES ! Découverté sans précédent !
REPOUSSE CERTAINE et ARRÊT des chutes (à forfait). Env. gratis renseignements et preuves. On jugera. - MALLERON, 140, r. Rivoli, Paris.

VIANDE-QUINA LE FORTIFIANT par excellence
des phthisiques, des anémiques, des enfants débiles, c'est le VIN AROUD AU QUINA DE LA VIANDE.
Pharmacie AROUD, à LYON. Prix : 5 fr. Envoi fr. par 5 bouteilles.

13^e Année. 42,000 Abonnés.
Le Moniteur DES TIRAGES FINANCIERS
104, rue de Richelieu, à Paris
PARAIT TOUS LES JEUDIS
Ce journal financier et politique contient tous les renseignements nécessaires aux capitalistes et aux rentiers.
PRIX DE L'ABONNEMENT : 4 FR. PAR AN donnant droit à la Prime gratuite
Envoyer mandat ou timbres-poste

COMPAGNIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE

VOYAGE DE PLAISIR

DU HAVRE ET DE PLYMOUTH A PHILADELPHIE ET A NEW-YORK

DÉPART LE SAMEDI 6 MAI 1876

A l'occasion de l'EXPOSITION internationale de PHILADELPHIE

GRANDE RÉDUCTION DE PRIX

ALLER ET RETOUR

Table with 2 columns: Classe (1^{re}, 2^e, 3^e) and Prix (800 francs, 500, 300)

Les passagers auront la facilité de revenir, jusqu'au mois de novembre, de New-York à Plymouth et au Havre, sur tous les paquebots de la Compagnie.

BILLETS CIRCULAIRES A PRIX RÉDUITS SUR L'ERIE RAILWAY

pour Excursions dans l'intérieur des États-Unis et du Canada

S'adresser : à l'Administration centrale, 4, rue de la Paix; — au Bureau du fret et des passages, 12, boulevard des Capucines (Grand-Hôtel) et 108, rue du Faubourg-Saint-Denis; et à tous les Agents de la C^{ie} : en France, en Italie, en Espagne, en Suisse, en Angleterre.



PRODUITS HYGIÉNIQUES S^t-DENIS

La Compagnie Centrale de France, dans le but de généraliser l'usage des agents hygiéniques, s'inspirant des préceptes de la science et mettant à profit la vaste organisation de sa Maison de commerce et les grands moyens de production de son Usine St-Denis, offre au public, en qualité sup^{re} et à prix modérés sous la garantie de son cachet :

EN PRODUITS HYGIÉNIQUES ALIMENTAIRES:
Analeptine ou Farine de santé St-Denis, comme aliment du matin pour les enfants et personnes délicates. Boîtes 2 fr.
Cordial ou Liqueur de santé de St-Denis, comme liqueur de table la plus saine et la plus agréable. Bouteille 4 fr.
Chocolat de santé de St-Denis, des plus digestifs et des plus nutritifs parmi les produits similaires. Demi-kil. 2 fr.
Thé de Chine, mélangé de santé St-Denis, comme réunissant l'arôme, la saveur et l'action à la fois tonique et stimulante que l'on recherche dans ce produit. Boîte 2 fr.
Eau de fleurs d'orange extra de St-Denis. Flac. 1 fr. 25
Ces produits sont accompagnés de prospectus-instruction.
Vente en Gros: Compagnie Centrale de France, 7, rue de Jouy, Paris; — Détail dans les Pharmacies.

EN PRODUITS HYGIÉNIQUES DE TOILETTE:
Eau de toilette balsamique Saint-Denis, produit le mieux approprié à l'entretien de la peau et le plus suave. Flac. 2 fr.
Vinaigre de toilette tonique St-Denis, pour les soins du corps quand la peau a besoin de tonicité. Flac. 1 f. 50
Eau dentifrice de St-Denis. id. 1 30
Poudre id. rose de St-Denis. Boîte 1 50
Poudre id. au charbon de quinquina id. 1 50
Pommade balsamique comphile. Pot 1 50
Savon balsamique dermophile. Pain 0 30
Tous produits recommandables pour leurs usages spéciaux.

ANNONCES

DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

ADJON, sur une enchère, en la chambre des notaires de Paris le mardi 16 mai 1876, de 3 MAISONS A PARIS. La 1^{re}, r. Montmorency, 47. — Rev. brut, 7,950 f. M. à p.: 80,000. La 2^e, r. de Buci, 32, et r. de l'Echaudé-St-Germain, 25. Rev. brut, 14,600 f. M. à p.: 140,000 f. La 3^e, r. de Buci, 38, et r. de l'Echaudé-St-Germain, 31. — Rev. net, 4,800 fr. — Mise à prix : 60,000 fr. S'adr. à Me LAVOCAT, not., quai de la Tournelle, 37.

ASNIÈRES MAISON de CAMPAGNE confortable, boulv. de la Comète, 5, au milieu d'un jardin boisé et potager, conten. environ 1,800 m. à adjuger, même sur une enchère, en la ch. des notaires de Paris, le 2 mai 1876, midi. Mise à prix : 30,000 fr. S'adr. pour visiter à M. LIMOUZIN, épiciers, boulevard de la Comète, 2, et pour renseignements, à Me MOREAU, not., à Paris, rue Vivienne, 53.

HOTEL A PARIS FAUB^c-S^t-HONORÉ
Etude de Me Paul Roche, avoué à Paris, rue de Grammont, 3.

VENTE aux criées de la Seine, le 24 mai 1876, à deux heures, du MAGNIFIQUE HOTEL connu sous le nom

D'HOTEL PONTALBA sis à PARIS, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 41, et avenue Gabriel, grand jardin sur cette avenue. Contenance, 9,330 mètres 51 cent.

Faculté de reprendre le mobilier des appartements de réception moyennant 250,000 fr. en sus du prix. Mise à prix : QUATRE MILLIONS

S'adr. pour les renseignements : audit Me PAUL ROCHE; à Mes DENORMANDIE et BRÉMAR, avoués; à Me BERCEON, MAHOT DELAQUÉRANTONNAIS et COCTEAU, notaires, qui délivreront des permis de visiter.

G^d HOTEL A PARIS B^d HAUSSMANN, n^o 136. Conten. : 1,310 mètr. Jouissance immédiate. A VENDRE A L'AMIABLE S'adr. à Me LAVIGNAT, notaire, rue Auber, 5.

A ADJUGER, même sur une enchère, en la ch. des notaires de Paris, le 30 mai 1876, à midi, LA TERRE de FONTENAILLES-LEAUX, Canton de Mormant (Seine-et-Marne). — Château, parc, terres, bois, étangs. — 325 h. Seul tenant. Chasse exceptionnelle. — Mise à prix : 500,000 fr. S'adr. à Me DÉVÈS, notaire à Paris, rue Laffite, 3.

COLLECTION IMPORTANTE

de M. le chevalier

ADOLPHE LIEBERMANN

TABLEAUX MODERNES

VENTE

Hôtel Drouot, salles nos 8 et 9, les lundi 8 et mardi 9 mai 1876, à deux heures.

Commissaire-priseur Expert Me CHARLES PILLET M. DURAND-RUEL, 10, r. Grange-Batelière; 16, rue Laffite,

Avec le concours

DE M. FRANCIS PETIT rue Saint-Georges, 7.

EXPOSITIONS

PARTICULIÈRE PUBLIQUE le samedi 6 mai 1876. le dimanche 7 mai 1876.

de une heure à cinq heures.

MAISON HOTEL ET JARDIN RUE DE BELLECHASSE, 31, A VENDRE, sur une enchère, le 16 mai 1876, en la ch. des notaires de Paris. — Conten. : 1,961 m. 5 c. Rev. : 45,370 fr. — Mise à Prix : 550,000 fr. S'adr. à Me LAVERNE, not. à Paris, rue Taitbout, 13

A GRANDE PROPRIÉTÉ avec VIVES et VUE SPLENDIDE, à JUVISY-SUR-ORGE (S.-et-O.), lignes de Lyon et d'Orléans (50 trains par jour). S'adr., à Paris, à M. Vallienne, ft de bronzes, 13, r. St-Anastase, et à Me JOZON, not., boul. St-Denis, 9.

MAISON DE PRODUIT A PARIS, r. de MAUBEUGE, n^o 71, A VENDRE, même s. une ench., en la ch. des notaires de Paris, le mardi 2 mai 1876, à midi. Revenu brut : 19,500 fr. — Mise à prix : 150,000 fr. Me MAHOT DELAQUÉRANTONNAIS, not., r. de la Paix, 5.

MAISON A PARIS RUE DE CLÉRY, 78 à VENDRE sur une enchère, en la chambre des notaires de Paris, le mardi 16 mai 1876. Revenu, 10,100 fr. — Mise à prix : 145,000 fr. S'adr. à Me MAGNE, not. à Paris, r. Bellechasse, 14.

ADJON même sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le mardi 9 mai 1876, midi, du PETIT CHATEAU DE BOULOGNE sis à Boulogne (Seine), rue de Sévres, 16 et 18. Cont. : 20,720 m. — Mise à prix 225,000 fr. S'adr. à Me DULUARD, not., rue de Luxembourg, 47.

Etude de Me AUGUSTE TRICAUD, avoué à Paris, rue de Rivoli, n^o 84.

VENTE 1^o aux criées de la Seine, le 13 mai 1876,

D'UNE MAISON A PARIS

rue de Constantinople, n^o 31.

Revenu brut environ : 15,500 fr.

Mise à prix : 460,000 fr.

2^o Et en l'étude et par le ministère de Me RENARD, notaire à Pacy-sur-Eure, le 14 mai 1876,

D'UNE PROPRIÉTÉ SISE A MENILLES (EURE). Mise à prix : 7,000 fr.

S'adresser :

A Mes Auguste Tricot, Rougeot et Gamard, avoués à Paris, et à Me Renard, notaire, à Pacy-sur-Eure.

FERME DE HERCE Ches de Berchères-s.-Vesgres et de St-Lubin-de-la-Haye, con d'Anet (Eure-et-Loir), et environ 140 h. 44 a. 05 c. en TERRE, PRÉS et BOIS, A ADJUGER, m. s. une ench., en la ch. des not. de Paris, le mardi 23 mai 1876. — Rev. net d'impôts : 7,153 fr. Mise à prix : 140,000 fr. S'adr. à M. Baillache, avoc., 70, r. de Lille et à Me MASSON, notaire, rue Perrault, 4 (pl. du Louvre).

ADJUDICATION, sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le 16 mai 1876,

MAISON A PARIS RUE DU CHERCHE-MIDI, 58

Cont. env. : 930 m. Rev. net : 45,000 f. M. à p. : 450,000 fr.

Du au Crédit foncier : 280,000 fr., dont 100,000 à 5 0/0. S'adr. à Paris : à M. Durville, arch., av. de Villars, 16, et à Me DEMANCHE, not., rue de Condé, 5.

TRÈS-BEL HOTEL AVENUE GABRIEL, N^o 4, avec JARDIN (Champs-Élysées).

A ADJUGER, même sur une ench., en la chambre des notaires de Paris, le mardi 16 mai 1876.

Cont. : 2,000 mètr. env. — Mise à prix : 1,900,000 fr.

S'adr. à M. LEGAY, notaire, rue Saint-Lazare, 82.

A VENDRE A L'AMIABLE

LA TERRE DE MALNOUE

Située à 20 kilomètres de Paris, près la station de Villiers-sur-Marne, chemin de fer de l'Est, sur les communes d'Emérainville et Champs (Seine-et-Marne), et de Noisy-le-Grand (Seine-et-Oise), consistant en un BEAU CHATEAU style Louis XIII, de construction récente; grand parc de 63 hectares entouré de murs, avec eaux vives et communs; corps de ferme, terres, prés et bois; le tout d'une contenance de 345 hectares environ, d'un seul tenant.

TRÈS-BELLE CHASSE

S'adresser :

Pour tous renseignements et pour traiter, à Me FABRE, notaire à Paris, 14, rue Thevenot;

Et pour visiter,

Soit au gardien du château, soit à M. Allègre, garde-chasse.

MAISON A PARIS RUE DE RIVOLI, 196

A ADJUGER, sur une enchère, en la chambre des notaires de Paris, le mardi 9 mai 1876.

Revenu : 25,760 fr. — Mise à prix : 340,000 fr.

S'adr. à Me GODER, not., r. des Petites-Ecuries, 49.

ADJON, même sur une enchère, en la chambre des not. de Paris, le mardi 30 mai 1876, à midi,

D'UNE PROPRIÉTÉ HOTEL ALLÉON

sis à PARIS, rue SCRIBE, 13.

Susceptible d'un revenu de 51,000 fr.

Mise à prix : 1,000,000 fr.

2^o MAISON RUE FAUBOURG-SAINTE-DENIS, 93.

Revenu : 32,000 fr. — Mise à prix : 480,000 fr.

3^o MAISON RUE S^t-ARNAUD, 9

Revenu : 18,000 fr. — Mise à prix : 250,000 fr.

S'adr. aux not. : Me VIAN, rue Turbigo, 1; et Me AULOQUE, rue Montmartre, 146, déposit. de l'enchère; et pour visiter, aux concierges.

VILLE DE PARIS. ADJON, sur une ench., en la ch. des not. de Paris, le mardi 9 mai 1876, midi, de :

1^o TERRAIN, R. DU FAUBOURG-SAINTE-DENIS, 153. Cont. : 319 m. — M. à p. (150 f. le m.) : 47 850 fr.

2^o TERRAIN, R. MICHEL-BIZOT et R. DE LA VOUTE, en 2 lots. 1^{er} lot, 160 m². M. à p. (25 f. le m.) : 4,015 f. 50.

2^e lot, 253 m². M. à p. (20 f. le m.) : 5,068 f. 20. S'adr. aux not. Me J.-E. DELAPALME, r. Auber, 11, et MAHOT DELAQUÉRANTONNAIS, r. de la Paix, 5 déposé de l'ench.

ADJON, même sur une enchère, en la chambre des notaires de Paris, le mardi 16 mai 1876,

DE DEUX LOTS DE TERRAINS CONTIGUS

397 m. 80 c., avenue Trudaine, 9. — M. à p. : 59,670 f.

2^e lot, 70 c., rue Rodier. — id. 25,870 f.

S'adr. aux not. : Me DULUARD, r. de Luxembourg, 47, déposit. de l'ench.; et Me Godet, r. des Pes-Ecuries, 49.

DE PROPRIÉTÉ A PARIS quartier de la Gare, rue du Château-des-Rentiers, 104, 106, 108 et 110.

3^{es} TERRAINS propres à bâtir, situés à la Justice (14^e arr.), cont. 5,850 m. en 1 lot; le 2^e lieu dit la Fontaine-aux-Clercs (13^e arr.), cont. 5316 m. en 1 lot, et le 3^e r. Julie projetée (14^e arr.), cont. 2,423 m² 40, en 6 lots, cont. de 358 m² 50 à 482 m² 50, à adjuger, même s. une enc., en la ch. des not., le mardi 16 mai 1876. Mises à prix : Pr prop. r. Château-des-Rentiers (rev. brut, 14,700 fr. des const^s seulement, 34,834 fr. 95. Restant dus au Crédit foncier 120,000 fr. — Pour les terrains : le 1^{er}, 4 fr. 25 env. le m., 23,000 fr.; le 2^e, 3 fr. le m., 15,948 fr.; le 3^e, chaque lot à 5 f. le m. S. à Me AUMONT-THIÉVILLE, n^o 10 bis, b. B.-Nouvelle.

A BREVANNES, près la S^t.

LA VILLA DE SÈZE de Boissy-St-Léger (S.-et-O.), comp. belle habit. neuve et dépend., parc, arbres séculaires, le tout clos de murs. Cont. 25,000 m.

A VENDRE, sur une ench., en la ch. des not. de Paris, le 23 mai 1876. — Mise à prix : 80,000 fr.

Me Gustave Mas, not., à Paris, rue de Bondy, 38.

Maintenant que Martial a eu l'idée du *Savon hygiénique à l'eau de Cologne*, on se demande comment aucune parfumerie n'avait pensé jusqu'ici à faire passer cette odeur dans l'industrie. Quoi qu'il en soit, le *Savon à l'eau de Cologne* jouit déjà d'un grand succès; sa mousse onctueuse purifie, rafraîchit, satine la peau (propriété exclusive).

Outre les excellents produits qui sont sa propriété, Martial patronne loyalement toutes les meilleures marques et les livre à sa clientèle avec rabais de 25 à 40 0/0 sur les cours établis. Cette combinaison attire chez Martial un public d'élite qui lui demande également sa *Nisane de Chine*, eau de toilette souveraine pour la conservation du teint; le *Dentifrice au cresson*, qui préserve les dents de la carie et purifie l'haleine; la *Pommade à l'huile de ricin*, qui nourrit la racine des cheveux et les empêche de tomber.

Les produits de la maison Martial répondent à toutes les conditions d'hygiène, d'élégance et d'économie. (119, rue Montmartre, au 1^{er} étage.)

Le *Rowland's Macassar* est un spécifique infailible pour l'entretien et la beauté de la chevelure, qu'il rend souple et soyeuse; ajoutons aussi que son usage journalier arrête la chute des cheveux et en retarde la décoloration. Un succès persistant de bientôt 80 années doit suffire à inspirer confiance aux personnes qui pour-

raient ne pas connaître ce produit vraiment supérieur.

Le *Rowland's Macassar oil* est une huile surfine dans laquelle on fait entrer des infusés d'herbes aromatiques possédant des vertus extrêmement tonifiantes et rafraîchissantes, dont il est bon de faire profiter les jeunes enfants. Frotter tous les soirs la tête des enfants avec quelques gouttes de cet excellent élixir est chose excellente, et c'est bien pour ce motif qu'il a été adopté par la *Nursery royale* d'Angleterre.

Ce produit se trouve chez tous les parfumeurs.

SOLUTIONS DE RÉBUS

Ont deviné le dernier rébus : L'Œdipe du café de l'Univers, au Mans; Pouseyre, à Paris; le cercle de Bruyères-en-Vosges des sorciers aversgnats, à Billons; Léonard, à Paris; café de la place d'Armes, à Rambouillet; le cercle commercial, à Marseille; Cuchetel, à Paris; café Sirdey, à Dijon; la société des moucheurs, à Melun; Chaillou, à Châtillon; Guillaume, à Gray; Détaille, à Paris; M^{lle} Geneviève de G..., à Paris; café de Paris, à Vitry-le-François; cercle littéraire de La Palisse; A. Forest, à Tarare; X.-Y. Z., à Paris; Scossa, à Paris; café Divan, à Périgueux; un colon de l'Ermitage; G. Samuel, à Bagnols-sur-Cèze; A. T., de Vienne; Boule d'Or, à Paris; M^{me} Cusset, à Paris; Tamisier Lelong, à Paris; cercle philologique de Sariat; café National, à Vierzon; café de l'Yonne, à Paris; les victimes de Guérin, à La Haye-Descartes; Mathey, à Ornans; café de Marseille, à Romans; cercle Pagès, à Aiguillon.



BEAUX-ARTS. — Empédocle. — Statue de M. F. Taluet.

Refusez les contrefaçons. — N'acceptez que nos boîtes en fer-blanc, avec la marque de fabrique *Revalescière Du Barry*, sur les étiquettes.

SANTÉ A TOUS rendue sans médecine, sans purges et sans frais, par la délicieuse farine de Santé dite :

REVALESCIÈRE

Du BARRY, de Londres.

Trente ans d'un invariable succès, en combattant sans médecine ni frais les dyspepsies, gastrites, gastralgies, palpitations, nausées, vomissements, constipation, coliques, toux, asthme, étouffements, étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnies, mélancolie, diabète, faiblesse, épuisement, anémie, phthisie, tous désordres de la poitrine, gorge, haleine, voix, des bronches, foie, intestins, membrane muqueuse, cerveau et sang. C'est, en outre, la nourriture par excellence qui, seule, réussit à éviter tous les accidents de l'enfance. — 88,000 cures, y compris celles de M^{me} la Duchesse de Castlestuart, le duc de Pluskow, M^{me} la marquise de Bréhan, lord Stuart de Decies, pair d'Angleterre, M. le docteur professeur Wurzer, etc.

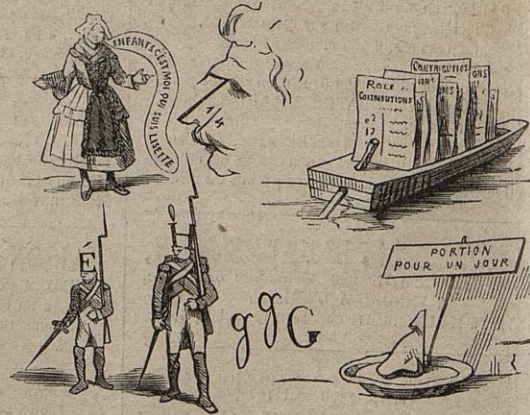
N^o 49,842 : M^{me} Marie Joly, de cinquante ans de constipation, indigestion, nervosité, insomnies, asthme, toux, spasmes et nausées. — N^o 46,270 : M. Roberts, d'une consommation pulmonaire, avec toux, vomissements, constipation et surdité de vingt-cinq années. — N^o 46,210 : M. le docteur-médecin Martin, d'une gastralgie et irritation d'estomac qui le faisait vomir 15 à 18 fois par jour, pendant huit ans. — N^o 46,248 : le colonel Watson, de la goutte, névralgie et constipation opiniâtre. — N^o 48,744 : le docteur-médecin Shorland, d'une hydropisie et constipation. — N^o 49,522 : M. Baldwin, de l'épuisement le plus complet, paralysie.

Quatre fois plus nourrissante que la viande, elle économise 50 fois son prix en médecines. En boîtes : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 42 kil., 60 fr. — Les *Biscuits de Revalescière*, en boîtes de 4, 7 et 60 fr. — La *Revalescière chocolatée*, en boîtes de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr.; ou environ 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste, les boîtes de 32 et 60 fr. franco. — Dépôt partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — Du BARRY ET C^o, 26, place Vendôme, Paris.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

La percée du boulevard Saint-Germain aboutira sous peu à l'église Saint-Germain des Prés.